

Le GREHC et le Souvenir Français

Exposition

**1914. C'étaient des hommes...
et des femmes.**



10^e Rég^t d'Inf^{an}
N^o 1863 au Corps. — Cl. 1912
N^o 721 au Recrutement Chambéry
Mort pour la France le 8 Octobre 1914
à Villers a Brédouenne (Somme)
Genre de mort Suites de blessure de guerre
Né le 10 Décembre 1892
Poguis Département Savoie
Paris et Lyon, N^o



**Ouverte du 8 au 18 novembre
de 14 à 18 heures
au château du Forézan.**

Commémoration du centenaire de la Grande Guerre

1914. C'étaient des hommes... et des femmes.

Exposition présentée par le GREHC et le Souvenir Français, dans le cadre des commémorations du centenaire de la première guerre mondiale.

Mémoire des hommes

Une présentation de l'ensemble des 426 mobilisés de la commune de Cognin et des fiches de décès des 92 d'entre eux morts pour la France. Classées par ordre alphabétique, extraites du site Internet national *Mémoire des hommes*, elles sont d'un accès facile aux familles des disparus. Sur sept soldats français tués au cours des 1561 jours de la Grande Guerre, un l'a été pendant les cinq terribles semaines du 6 août au 13 septembre 1914.

De Sarajevo à la mer du Nord.

Sur le plan général, l'exposition se limite à l'année 1914 : Tenter de comprendre l'incompréhensible du déclenchement du conflit, évoquer cette guerre de mouvement des premiers mois qui, avec les échecs des plans XVII et Schlieffen, conduit à une stabilisation du front occidental, de la Suisse à la mer du Nord. Des cartes des opérations, des gravures et des photographies, des analyses et des témoignages qui, parfois, remettent en cause certains lieux communs.

Cognin et les Cognerauds dans la guerre.

La guerre n'a pas touché directement Cognin, mais la vie de la commune en a été bouleversée. Dans cette partie, on retrouvera une chronique des années de guerre, des photos des mobilisés, des graphiques exposant l'ampleur des pertes humaines, une évocation de l'Institution des Sourds et Muets devenue hôpital militaire, quelques éléments sur la biographie militaire du capitaine Henry Bordeaux, l'édification du monument aux morts.

La femme au cœur de la correspondance militaire.

En partant de documents locaux, on a pu apporter dans cette grisaille de novembre et l'évocation des disparus, un peu de sourire et de couleur. L'institution des "marraines de guerre", souvent mal connue, est évoquée à travers des cartes postales aux iconographies originales et aux textes révélateurs de mentalités d'une époque, mais surtout d'une expression liée aux circonstances.

Des objets évoquant la vie et l'équipement du soldat de la Grande Guerre.

Le GREHC et le Souvenir Français vous souhaitent une bonne visite.

Mesdames, Messieurs,

Au nom des membres du Groupe de Recherches et d'Etudes Historiques de Cognin et du Comité cantonal du Souvenir Français de Cognin, nous vous remercions d'avoir répondu présents au vernissage de cette exposition « 1914. C'étaient des hommes... et des femmes » commémorant le centième anniversaire du commencement de la 1^o Guerre Mondiale.

Il y a 100 ans, 1 siècle, mais même à l'échelle humaine cela fait peu. Chacun d'entre nous avons eu un grand-père, un arrière-grand-père qui fut malgré lui protagoniste de ce conflit qui marqua à jamais l'histoire de l'Humanité. Jamais, par le passé, une guerre ne prit une telle ampleur et ne fut si meurtrière. Je ne rappellerai qu'un chiffre qui parle de lui-même : le 22 août 1914, 27.000 hommes perdirent la vie.

C'est donc tout naturellement que nos deux associations se sont retrouvées pour travailler sur cet événement qui marqua très profondément la France et, en ce qui nous concerne, Cognin qui vit 32 classes d'âge de ses enfants partir pour 4 longues années loin de leurs familles. Sur une population de 1.529 habitants en 1911, ils furent 426 hommes âgés de 18 à 47 ans à être mobilisés. 92 d'entre eux ne reviendront pas (soit plus de 21%), 69 furent blessés, 14 furent intoxiqués par les gaz et 18 furent faits prisonniers.

Cognin ne fut donc pas épargné, à l'image de la Savoie qui - comme le rappelait Monsieur Viout, hier, lors de l'inauguration de l'exposition de Chambéry -, la Savoie qui vit 20.000 de ses enfants mourir au champ d'honneur.

Au travers de cette exposition, vous pourrez voir successivement 4 parties.

- La 1^o consacrée à l'aspect mémoriel avec ce mur du souvenir reprenant les fiches individuelles de nos 92 Morts pour la France et le souvenir de 426 Cogneraude mobilisés.
- La 2^o, « de Sarajevo à la mer du Nord », reprenant le déclenchement de la guerre et les opérations militaires de l'année 1914.
- La 3^o évoquant les Cogneraude pendant la Grande Guerre.
- Et enfin, comme le disait Monsieur Million, pour mettre un peu de couleurs parmi ces tristes événements, la 4^o partie évoquera la femme au cœur de la correspondance militaire et notamment le rôle des marraines de guerre.

Je reviendrai sur le nombre de Morts pour la France. Je vous ai dit qu'il y eut 92 morts parmi les Cogneraude. Or, sur les 2 monuments de la commune – en effet, Cognin est une des rares communes à avoir 2 monuments aux Morts : l'un sur la place de la mairie et l'autre au cimetière -, sur ces 2 monuments, 75 noms sont gravés. Les autres Cogneraude n'ont pas été oubliés ; ils sont inscrits sur les monuments des communes dans lesquelles ils résidaient en 1914.

En ce qui concerne les noms sur les monuments de Cognin, comme dans d'autres communes, on peut observer plusieurs erreurs et une correction :

- ils ne sont pas 75 mais 74 puisqu'un nom est cité 2 fois : Joseph PERRIER mort en 1915 ;
- Jean MARTIN-MERMET, mort en 1914, est nommé Mermet MARTIN ;
- Alexandre GALLAY, mort en 1914, est nommé Alexandre GALLET ;
- Et enfin, le dernier inscrit, Georges COLONEL, porté disparu le 30 mai 1918, date retenue dans jugement prononcé par le tribunal de Chambéry le 14 janvier 1922 comme étant sa date de décès. Georges COLONEL demeurant à Cognin, résidait en 1914 à Saint-Cassin où sa fiche portant mention « Mort pour la France » fut expédiée. L'erreur fut double :
 - o La 1^o est une erreur d'état-civil, à sa naissance il fut inscrit sous le nom de COLLONET, nom qui fut porté sur ses papiers militaires.
 - o La 2^o est son inscription sur le monument de Saint-Cassin sous son nom d'état-civil.

Ces 2 erreurs furent corrigées quelques années plus tard, lorsque son véritable nom fut gravé sur le monument de Cognin... mais à la suite de ses camarades morts en 1919 !

Avant de laisser la parole à Monsieur Million, je terminerai en remerciant tous ces hommes qui ont œuvré chacun à leur niveau, avec leurs seules volonté et abnégation, pour nous transmettre leur idéal de Liberté et contribuer à ce qu'aujourd'hui nous vivions dans un pays libre. Ces hommes n'ont pas le droit de mourir dans nos mémoires. Qu'à jamais le souvenir de leur engagement reste vivant et nous serve d'exemple.

Frédéric Mareschal, Président du comité cantonal du Souvenir Français.

Mesdames, Messieurs,

*Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
Mais pourvu que ce fût pour une juste guerre. [...]
Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu(...)
Heureux les épis murs et les blés moissonnés.*

Ainsi s'exprimait l'écrivain Charles Péguy quelques semaines avant le déclenchement de la grande tourmente. Était-ce une prémonition ?

Par le bel après-midi du 5 septembre 1914, au cours de cette bataille de l'Ourcq qui engageait la décisive bataille de la Marne, le lieutenant Péguy tombait, touché d'une balle en plein front. Il tombait sur ces terres noires aux betteraves poussiéreuses et non comme il l'avait peut-être entrevu, voire souhaité, dans les blés dorés et ondoiyants comme ceux de la Beauce qu'il présenta jadis à Notre Dame de Chartres.

Quelques jours après, le 22 septembre près de Verdun, c'est Alain Fournier, l'auteur d'un seul roman (mais combien ce roman a fait rêver la jeunesse), qui disparaissait. Dans un éclair ou au cours d'une longue agonie a-t-il eu le temps d'avoir une pensée pour toutes ces jeunes femmes, ces Yvonne de Galais qui attendront un Grand Meaulnes qui ne reviendra jamais.

Et Louis Pergaud tombé le 8 avril 1915 dans la plaine de la Woivre ? Beaucoup de ses petits héros, ceux de Longeverne et ceux de Velrans sont désormais confrontés à la vraie guerre, celle qui tue, celle qui meurtrit, bien au-delà des provocations verbales et des repréailles vestimentaires sans pouvoir dire, comme Petitgibus : "Si j'aurais su, j'aurais pas venu". Sur les murs de leur classe ces enfants ont regardé cette carte de France amputée de l'Alsace et de la Lorraine et, au cours de leçons de morale, leur maître leur a peut-être dit : "Tu seras soldat", expression quelquefois transformée en modèle d'écriture. Le destin de cette génération sacrifiée s'est accompli.

Et comment ne pas évoquer Roland Dorgelès dans cette terrible scène des "Croix de bois" ? scène qui fut réelle quelquefois.

Devant le régiment rassemblé dans la brume du petit matin, on traîne un pauvre soldat suppliant, comme s'il voulait inverser le destin ou retarder l'horrible échéance. "Demandez pardon à mon colonel" crie-t-il. Non, Il n'a pas trahi. On lui reproche de n'avoir pas accepté une mission dangereuse, de rejouer à cette roulette de la mort, lui qui venait d'en réchapper la veille. La résistance humaine, dans ce séjour en enfer, a des limites.

Fusillé pour l'exemple.

Alors on l'a soulevé et lié au poteau, un poteau grand comme ses deux gosses.

Et le poète Guillaume Apollinaire, blessé gravement et emporté par l'épidémie de grippe espagnole le 9 novembre 1918, deux jours avant l'armistice.

Il nous a laissé un poème qui est un véritable hymne à la vie. Un hymne à la vie dans cet univers de mort, comment est-ce possible direz-vous ?

Mais à quoi servirait le sacrifice s'il n'y avait pas pour d'autres la vie après ?

En voici quelques vers :

*Si je mourrais-là-bas sur le front de l'armée
Tu pleurerais un jour ô Lou ma bien aimée
Et puis mon souvenir s'éteindrait comme meurt
Un obus éclatant sur le front de l'armée
Un bel obus semblable aux mimosas en fleurs*

*Lou si je meurs là-bas souvenir qu'on oublie
-Souviens-t'en quelquefois aux instants de folie
De jeunesse et d'amour et d'éclatante ardeur_
Mon sang c'est la fontaine ardente du bonheur
Et sois la plus heureuse étant la plus jolie
Ô mon unique amour et ma grande folie.*

Mesdames Messieurs, au-delà de toutes les faiblesses humaines, au-delà de l'héroïsme de ceux qui sont morts en s'accrochant à cette terre de France, de ceux qui sont revenus et dont Georges Clémenceau a dit "ils ont des droits sur nous", en pensant aux mères, aux épouses, aux fiancées qui les aimaient, rappelez-vous, rappelons-nous, c'étaient des hommes et des femmes.

Le Président du GREHC, Nicolas Million.

De Sarajevo à la Mer du Nord

juin-novembre 1914

Pourquoi 14-18 ?

Morceaux choisis sur ce que l'historien Duroselle a qualifié de la façon suivante :

***La "Grande Guerre" des Français,
l'incompréhensible.***

Comment expliquer qu'un attentat hasardeux, à Sarajevo, quelque part dans les Balkans, ait pu déboucher sur un conflit apocalyptique qui plongea l'Europe dans l'horreur et bouleversa le monde ?

Winston Churchill déclarait :

Le printemps et l'été 14 furent marqués en Europe par une tranquillité exceptionnelle.

K D Erdmann (colloque franco-allemand) :

Personne ne voulait la guerre mais personne n'était prêt à payer le prix de la paix.

Jean-Jacques Becker (L'année 14) :

Les raisons de se faire la guerre étaient à peu près nulles, aucun dirigeant européen ne voulait la guerre mais chacun croyait que les autres la voulaient.

Bernard Phan :

Par suite d'un mélange complexe de volontés et de résignations, de circonstances accidentelles et de fautes de calcul, l'Europe et le monde, par extensions successives, se trouvèrent plongés en quelques jours, dans une guerre que personne n'avait voulu.

En observant la situation de l'Europe avant l'été 14 et les événements qui l'ont précédé, il ne semblait pas qu'il y eût une fatalité du conflit mais on ne refait pas l'histoire avec des "si". Alors, essayons d'évaluer la dangerosité de ce qui a précédé pour tenter de comprendre "l'incompréhensible".

Pourtant, *l'été 14 est un bel été* (commentaire du début du film 14/18 de Jean Aurel - 1964).

Aux origines de la Grande Guerre

Le baril de poudre des Balkans ou le baril de poudre européen ?

Il est admis que l'attentat de Sarajevo du 28 juin 1914 fut l'élément déclencheur de la première guerre mondiale, dans cette péninsule des Balkans précédemment marquée par deux conflits limités (1912 et 1913). L'affaiblissement de l'empire ottoman, Le panslavisme serbe soutenu par la Russie, les menaces qui, de ce fait, pèsent sur la cohésion de l'empire d'Autriche-Hongrie, autorisent l'historien à qualifier cette région de poudrière. Mais ne pourrait-on pas appliquer ce terme à l'Europe toute entière ?

Une idée très répandue a été celle du choc des impérialismes dans une Europe dont la croissance balançait entre concurrence non régulée et crise économique. Très à la mode dans l'historiographie marxiste, cette théorie est actuellement loin de faire l'unanimité, le développement et l'amélioration du niveau de vie à la Belle Epoque n'ayant rien à gagner à une telle confrontation.

Le retour de l'Alsace-Lorraine à la France ? Cette "ligne bleue des Vosges" est bien un élément de dissentiment entretenu parfois par ces cartes murales affectées d'un crêpe noir à la place des provinces perdues mais, depuis le début du XX^e siècle, on n'imagine plus une reconquête. Le problème n'est plus capital quand bien même les "provinces perdues" deviendront un but de guerre.

La responsabilité allemande ? On songe à la tendance nationaliste "völkish" née du pangermanisme avec, outre-Rhin, le sentiment d'un jeune état (1871) pour un vieux peuple, d'être confronté au dilemme de la croissance ou du déclin, sentiment renforcé par ses échecs face à la France dans le cadre de la politique coloniale avec les crises de 1905 et 1911, d'autant plus que le pays craint l'encerclement des alliances tissées contre lui : Russie-France-Angleterre.

On n'imaginait pas alors la possibilité d'un système de sécurité collective. Ce sera en 1918, l'idée du président américain Wilson avec la SDN. Avec le succès que l'on sait... Aussi, chaque Etat, tirant les leçons de l'histoire, mène une politique de lutte contre l'isolement. Des systèmes d'alliance s'établissent, avec des accords qu'il faudra respecter, des gages qu'il faudra donner, des contraintes de mobilisation... Triple Alliance contre Triple Entente. Danger !

L'idée d'une guerre dont on pense qu'elle sera une solution à des problèmes mal identifiés n'est pas hors-la-loi. On n'a pas l'expérience d'une guerre totale, on n'imagine pas qu'elle puisse conduire à des massacres de grande ampleur, on pense encore qu'elle sera courte, limitée et que c'est "un moyen de prolonger la politique" comme ce fut le cas au siècle précédent. Et si c'était là la cause première de la "Grande Guerre" ?

1914 : Le système d'alliances, engrenage qui emmène l'Europe vers la guerre.



La Triple Alliance ou Triplice.

Allemagne, Empire austro-hongrois, Italie.

Remarques : l'Italie a signé un accord ultrasecret avec la France et ses intérêts divergent avec ceux de l'Autriche-Hongrie. Elle restera neutre en août 1914.

L'Allemagne a des liens privilégiés avec l'Empire Ottoman qui entrera en guerre à ses côtés.

La Triple Entente :

France, Russie, Royaume-Uni.

Remarque : La Russie se pose en protectrice de la Serbie.

Chefs des Etats de la Triple Entente



George V, Roi d'Angleterre.



Nicolas II, Tsar de Russie.



Raymond Poincaré, Président
de la République française

Chefs des Etats de la Triple Alliance



François-Joseph, empereur
d'Autriche-Hongrie.



Guillaume II, empereur
d'Allemagne.



Victor-Emmanuel III, roi
d'Italie. (restera neutre)

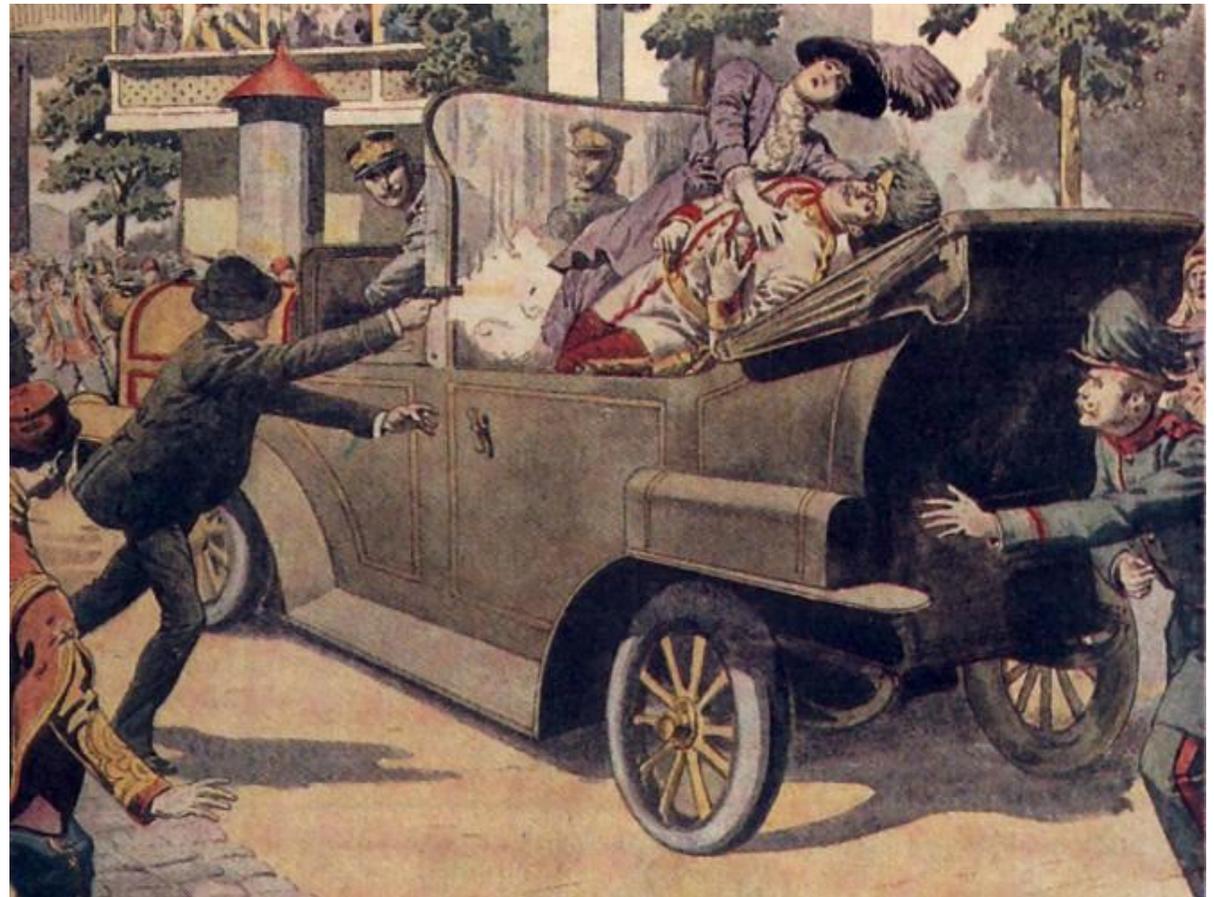
L'origine évènementielle de la première guerre mondiale:

L'assassinat de l'archiduc héritier d'Autriche à Sarajevo en Bosnie-Herzégovine le 28 juin 1914.



La photographie est prise au moment où le couple commence sa visite officielle à Sarajevo. Peu après ils échappent à un premier attentat à la grenade jetée sur leur voiture, mais qui manque sa cible.

Une heure après, ils succombent aux coups de revolver d'un étudiant bosniaque, Gavrilo Princip.



Juillet 14

Dans l'engrenage, les tragiques conséquences de l'invraisemblable succès de Gavrilo Princip

28 juin : A Sarajevo, capitale de la Bosnie-Herzégovine annexée par l'Autriche-Hongrie en 1908, François-Ferdinand, prince héritier et neveu de l'empereur François-Joseph, ainsi que son épouse, sont assassinés par un jeune Bosniaque, Gavrilo Princip, proche des milieux nationalistes serbes. La réussite de l'attentat doit beaucoup au hasard : échec d'une première tentative, absence de protection, erreur du chauffeur du véhicule qui, pour faire demi-tour, s'arrête en bordure du trottoir où se trouvait le terroriste...

Le gouvernement serbe de Belgrade n'est pas impliqué dans l'attentat mais des complicités à un niveau élevé dans la préparation de l'assassinat sont découvertes. Le gouvernement de Vienne envisage dès lors d'utiliser ce prétexte pour "régler son compte" à la Serbie qui, en militant pour l'émancipation des Slaves du sud, constitue une menace au sud de l'empire.

6 juillet : Après accord avec l'empereur Guillaume II, le chancelier Bethmann-Hollweg donne à l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie des assurances de l'Allemagne sur son soutien dans une confrontation éventuelle avec la Serbie. C'est grave ! Sans avoir réellement conscience du risque, Berlin a lancé les dés.

23 juillet : Après de grandes hésitations, ultimatum de l'Autriche à la Serbie.

25 juillet : La Serbie accepte les conditions de l'ultimatum sauf l'action d'enquêteurs autrichiens sur son territoire, une atteinte à sa souveraineté. Mobilisation serbe, mobilisation partielle autrichienne.

28 juillet : L'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie. Que va faire la Russie ? Jusqu'à cette date la France, dont le Président était en voyage en Russie, est quasiment hors-jeu. (Dans la presse, le procès de Madame Caillaux avait plus d'importance que la crise internationale). Quel a été son discours tenu au tsar lors de la visite qui venait de se terminer ? Par télégrammes, Guillaume II et Nicolas II, qui sont cousins, échangent des amabilités. C'est bien gentil mais c'est top tard ! Les contraintes de mobilisation et les plans d'états-majors ont pris le dessus, notamment en Allemagne qui risque de combattre sur deux fronts.

31 juillet : mobilisation générale en Russie et en Autriche. Ultimatum de l'Allemagne à la Russie lui demandant d'arrêter ses préparatifs et à la France, exigeant de cette dernière des gages de neutralité.

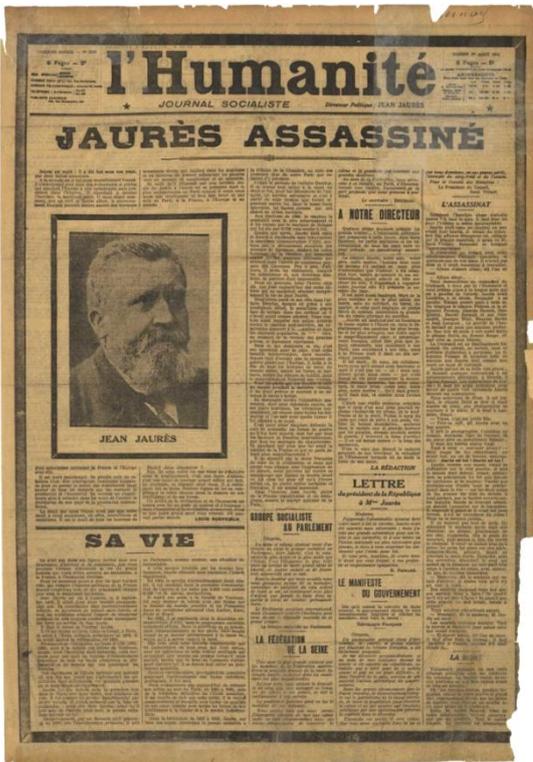
1er août : Déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie. Décision de mobilisation générale en France pour le 2 août.

3 août : Déclaration de guerre de l'Allemagne à la France. Les dés ont roulé...



31 juillet 1914
au café du croissant

"On a assassiné
Jaurès"



Symbole de l'échec
du pacifisme ?



RE. — En voilà assez ! Rengainez-ça !...

1^{er} août 1914 :
C'est la mobilisation générale.

ARMÉE DE TERRE ET ARMÉE DE MER



ORDRE DE MOBILISATION GÉNÉRALE

Par décret du Président de la République, la mobilisation des armées de terre et de mer est ordonnée, ainsi que la réquisition des animaux, voitures et harnais nécessaires au complément de ces armées.

Le premier jour de la mobilisation est le dimanche deux août 1914

Tout Français soumis aux obligations militaires doit, sous peine d'être puni avec toute la rigueur des lois, obéir aux prescriptions du **FASCICULE DE MOBILISATION** (pages coloriées placées dans son livret).

Sont visés par le présent ordre **TOUS LES HOMMES** non présents sous les Drapeaux et appartenant :

1^o à l'**ARMÉE DE TERRE** y compris les **TROUPES COLONIALES** et les hommes des **SERVICES AUXILIAIRES**;

2^o à l'**ARMÉE DE MER** y compris les **INSCRITS MARITIMES** et les **ARMURIERS** de la **MARINE**.

Les Autorités civiles et militaires sont responsables de l'exécution du présent décret.

Le Ministre de la Guerre.



Le Ministre de la Marine.



Le 31 juillet, la Russie et l'Autriche ont décrété la mobilisation générale. Compte tenu du jeu des alliances et des plans des états-majors, la marche vers la guerre s'accélère. **Le 1^{er} août**, l'Allemagne déclare la guerre à la Russie et la France, alliée de l'empire du Tsar, **décète la mobilisation générale pour le lendemain**. Cette opération complexe, en rapport avec le nombre considérable d'hommes à réunir dans les régiments sur l'ensemble du territoire, s'étendra sur plusieurs jours. Dans l'après-midi, les télégrammes du ministère de la guerre parviennent dans les communes, les cloches sonnent à toute volée et les affiches de mobilisation (il n'y avait que la date à ajouter) sont placardées.



Il y a près de 20 ans, le GREHC avait recueilli le témoignage de Monsieur Robert, alors doyen de la Résidence du Parc à Cognin, sur ce 1^{er} août et le lendemain 2 août qui fut le premier jour de la mobilisation.

"J'avais alors 16 ans. Mes parents étaient en ferme chez le baron de Couz à Bassens. Le 1^{er} août 1914, le jour de l'annonce de la mobilisation générale, je m'en souviens très bien : j'étais en train de cueillir des poires quand le tocsin s'est mis à sonner. Les premiers mobilisés, les moins jeunes, ont été chargés de surveiller les voies de chemin de fer pour éviter d'éventuels sabotages. Avec les voisins, nous sommes descendus à Chambéry pour assister au départ des soldats, les uns déjà en tenue, les autres encore en civil. Les wagons étaient fleuris, les soldats enthousiastes partaient au cri de "à Berlin ! à Berlin..." Il faut dire qu'on était alors très patriotes et persuadés que la guerre serait une affaire de quelques semaines, avec une victoire au bout. La réalité fut, hélas, bien différente et beaucoup de ceux qui partirent dans cette confiance générale ne revinrent jamais."

Du fait de la loi qui a porté la durée du service militaire à trois ans, les soldats des classes 11, 12 et 13 convoqués en octobre de l'année de leurs vingt ans, qui forment **l'armée active**, 880 000 hommes, sont acheminés vers les frontières du Nord-est. Ce sont les soldats en tenue dont parle le témoin ou ceux qui défilent dans Paris (image traditionnelle) pour se rendre à la gare de l'Est. Quelques jours après, ces troupes seront engagées, notamment en Alsace. Les garnisons près des frontières, depuis quelques temps déjà, ont été mises en alerte et le 2 août au soir, avant le déclenchement des hostilités, près de Belfort, une fusillade est à l'origine de la mort de deux soldats, un Français et un Allemand. Cette mise en alerte est valable pour certains régiments alpins, l'incertitude pesant sur la neutralité italienne, incertitude bientôt levée.

Ils sont rejoints progressivement par les classes 1900 à 1910 qui forment **la réserve de l'armée active** (2 200 000 hommes), les classes les plus anciennes "bénéficiant" d'un court complément de formation. Le fascicule de mobilisation leur donnait avec précision le lieu d'affectation à rejoindre. S'y ajoutent des engagés volontaires. Au 15 août, ce sont près de 3 millions d'hommes qui sont sous les drapeaux. Un véritable chassé-croisé de près de 10 000 trains permet cette concentration dans les casernes et les dépôts. Le chemin de fer sera également utilisé pour l'acheminement des régiments près des zones de combats. Contrairement à ce qui s'est passé en 1870, la mobilisation est rapide et ordonnée. Il faudra habiller et équiper cette foule dont le nombre, avec les 14 classes de la **Territoriale**, s'élèvera à près de 4 millions d'hommes à la fin du mois de septembre 1914. En principe, les Territoriaux ne sont pas envoyés au feu. Ils sont prévus pour la logistique et le soutien (travaux de terrassement par exemple) des troupes de première ligne, ce qui ne les dispense pas d'être exposés. Mais, les besoins militaires transgresseront ce principe, ils iront aussi au combat et il faudra également recruter des jeunes classes par anticipation. Ainsi, celle de 1918 sera appelée sous les drapeaux le 16 avril 1917 au lieu d'octobre 1918. N'oublions pas enfin l'apport important des troupes coloniales. Au total, plus de 8 millions d'hommes seront mobilisés.

Comment fut accueillie la mobilisation ? Les images d'enthousiasme, de trains décorés, de départs en chantant, de la "fleur au fusil", ne sont pas la généralité. Certes, cela a existé : manifestations de patriotisme, effet de groupe, besoin de se rassurer et de rassurer ceux et celles qui restent... La mobilisation a d'abord été accueillie avec surprise puis avec tristesse, mais enfin avec la volonté de "faire son devoir", d'autant plus que ce n'est pas la France qui a déclaré la guerre. Ainsi, sous les ordres d'un commandement pas toujours soucieux d'économiser le sang des hommes, les "pious-pious" puis les "poilus" feront leur devoir, tout leur devoir, dans ce qui devait être la "der des der".

Le calendrier de l'été 14

Rappel : 28 juin 1914 : L'attentat de Sarajevo en Bosnie-Herzégovine.

6 juillet : Assurances de l'Allemagne à l'Autriche-Hongrie concernant son soutien dans une action contre la Serbie.

23 juillet : ultimatum de l'Autriche-Hongrie à la Serbie.

25 juillet : Acceptation par la Serbie des exigences de l'ultimatum sauf l'enquête de fonctionnaires autrichiens sur son territoire, considérée comme une atteinte à sa souveraineté.

Mobilisation serbe

Mobilisation partielle de l'Autriche-Hongrie.

28 juillet : Déclaration de guerre de l'Autriche-Hongrie à la Serbie.

Mobilisation partielle de la Russie contre **l'Autriche-Hongrie.**

(on peut encore croire en une guerre limitée)

Hésitations à Berlin mais la machine de guerre est en route et, compte-tenu des contraintes militaires liées aux mobilisations et aux plans d'opérations, militaires prennent le dessus sur les politiques.

31 juillet : Mobilisation générale proclamée en Russie et en **Autriche-Hongrie.** (en France, l'information est inversée)

Ultimatum de l'Allemagne à la Russie et à la France demandant d'arrêter leurs préparatifs de guerre.

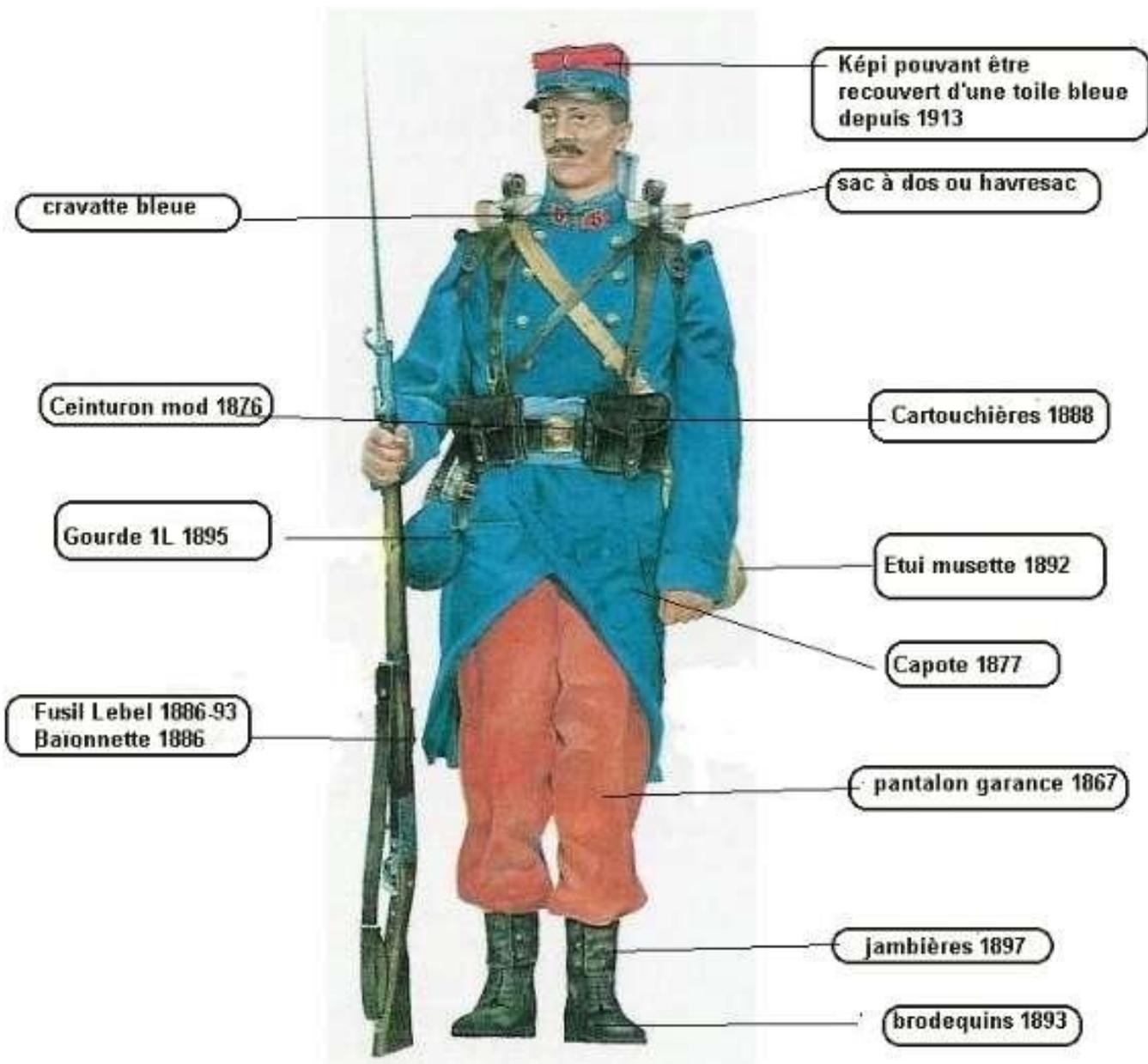
1er août : Déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie.

Mobilisation générale décidée en France pour le **2 août** (1er jour de la mobilisation).

3 août : Déclaration de guerre de l'Allemagne à la France. Les troupes allemandes pénètrent au Luxembourg et en Belgique.

4 août : Garant de la neutralité belge et en vertu des accords de la Triple-Entente, **le Royaume-Uni déclare la guerre à l'Allemagne.** En vertu d'un accord secret de 1902 avec la France qui est attaquée, l'Italie reste neutre.

L'équipement du soldat français en 1914



Quelques remarques :

- L'utilisation de couleurs voyantes dans le képi et pour le pantalon dit "garance", du nom de la plante fournissant la teinture.
- Le poids du matériel : Le fusil, les cartouchières, la musette, la gourde, s'ajoutent au sac à dos ou havresac qui contient l'équipement et qui peut peser 25 kilos. Des vêtements pas confortables, le poids du "barda", des températures estivales très élevées et des marches pouvant aller jusqu'à 50 kilomètres par jour en cet été 14 ... Imaginez ! Et l'on part à l'assaut avec tout l'équipement ...
- Progressivement, des modifications sont faites : disparition de la couleur rouge, adoption de la tenue "bleu horizon" et surtout du casque.

Exercice d'entrainement de l'infanterie française en 1914



Une scène qui, hélas, deviendra une réalité et se répètera souvent dans les premiers mois de la guerre, au moment des grandes offensives. Des fantassins français lancés à l'assaut des lignes allemandes. Très souvent, ce sera un échec car les soldats sont exposés aux tirs des mitrailleuses ennemies. Un grand nombre de morts et de blessés dans les premiers mois du conflit.

Le fusil du fantassin français en 1914 : Le Lebel



Un fusil à répétition permet un tir plus rapide qu'un fusil à un coup grâce à un magasin intégré dans l'arme. Le magasin du Lebel contient huit cartouches dans un tube situé sous le canon. Le tireur actionne manuellement le mécanisme, entre chaque coup de feu, pour évacuer la douille usagée et faire monter du magasin la cartouche suivante. Le modèle 1886/93 est superbement fini et d'une grande robustesse. Le fût est en noyer ou en hêtre, les pièces en acier bronzé résistent mieux à l'oxydation.

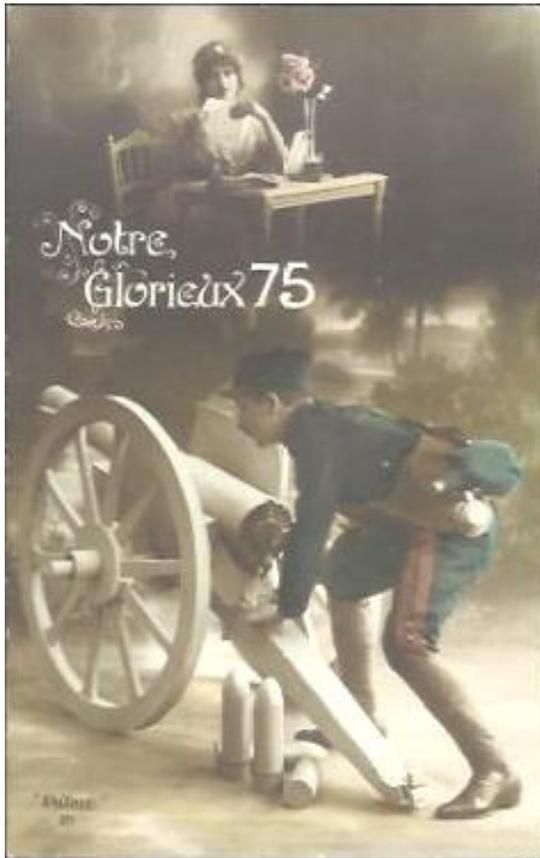
Le fusil Lebel est chambré pour la nouvelle munition de 8 mm adoptée en 1886, très performante. Sa portée maximale est de 4500 m. Ses balles ont encore un effet meurtrier à 2400 m : à cette distance, elles peuvent traverser un homme dans les parties molles et, le plus souvent, casser des os. Les soldats portent 3 cartouchières sur leur ceinturon, contenant chacune 5 paquets de 8 cartouches, soit 120 cartouches.

Le Lebel représente un progrès considérable, il est puissant et précis mais ne manque pas de défauts. Il est encombrant : il mesure 1,30 m seul (1,82 m avec sa baïonnette) et pèse 4,18 kg vide (4,41 kg chargé). Son magasin, peu pratique à approvisionner, souffre aussi d'une propension à ingérer les impuretés du champ de bataille.

Extraits d'une notice du Musée de l'Armée.

La réalité

Le canon de 75 (modèle 1912)



La légende



En 1914, le canon de 75, mis au point en 1897, est l'arme principale de l'artillerie française. Précis, mobile et doté d'une cadence de tir élevée (15 coups/minute), force d'appui de l'infanterie, c'est une grande réussite technologique et il fera ses preuves lors de la bataille de la Marne. Outre le chargement rapide d'obus de 75 mm de diamètre, explosifs ou à balles, la grande innovation est le frein oléopneumatique qui évite le recul de la pièce et permet ainsi aux artilleurs de ne pas repointer après un tir. D'une portée maximale de 8 500 m, il lui était cependant difficile de "contrebattre" les pièces de l'artillerie lourde allemande à plus longue portée et il sera moins adapté à la guerre de tranchées. Intégrée dans une batterie, chaque pièce était "servie" par une équipe de sept hommes. Le modèle 1912 est plus léger et d'une portée inférieure. (sources : Notice du Musée des Invalides)

Les armes allemandes en 1914.

Il y a là une grande part de l'explication des pertes importantes subies par l'armée française au début de la guerre et notamment au cours du mois d'août.



La mitrailleuse

Le nombre de mitrailleuses en 1914 était très proche dans les deux camps mais l'armée française les avait mal intégrées dans ses stratégies. Plus robustes, les engins allemands bénéficiaient (comme le montrent les photos) d'un système de refroidissement permettant au feu une plus longue utilisation. Au titre des armes performantes, citons le fusil Mauser qui peut atteindre une cadence de 20 coups/mn.



L'artillerie lourde

Canons et obusiers de gros calibre et à longue portée équipent l'armée allemande dès 1914. Sur la photo, un obusier de calibre 210. Au siège de Liège en août, l'armée allemande utilisa déjà "la grosse Bertha" de calibre 420 mm. Effet destructeur garanti. En 1914, la France avait "misé" presque exclusivement sur son 75 et avait une artillerie lourde très insuffisante.

Situations comparées des matériels et procédures des armées française et allemande en 1914.

Artillerie : certes, nous disposons de l'incomparable canon de 75 mm (diamètre de l'obus), dont la caractéristique principale était le tir rapide (raisonnablement 15 coups/mn). Mais nos stratèges, ainsi que les services de l'artillerie, trop confiants sur ses qualités, avaient presque totalement omis d'investir dans l'artillerie lourde et les obusiers. Chaque Corps d'Armée français dispose, en 1914, de 120 canons de 75, alors qu'un Corps d'Armée allemand dispose de 108 canons de 77, 36 obusiers de 105 et 18 obusiers de 150. La supériorité allemande est alors, en fait, écrasante. Quelques rapports en témoignent :

Celui du Général d'Espinasse (chef du 15^e CA, limogé en octobre 1914), lors du combat de Dieuze-Morhange, le 20/8/1914 : « L'infanterie désespère du concours de l'artillerie, elle a subi, dans certaines compagnies, des pertes de 80 % par le feu d'artillerie, sans avoir pu tirer ».

Celui de Legrand (chef du 21^e CA, limogé en septembre 1914) lors de l'attaque de Harreberg (près de Sarrebourg) le 20/8/1914 : « L'offensive ennemie se développe de plus en plus vers le Sud, renforcée par un tir incessant d'obusiers qu'il est impossible de voir, et, par suite, de contrebattre ».

L'instruction donnée par le général Ruffey (chef de la 3^e Armée, qui sera limogé le 30/8/14) lors des combats de Longwy du 22/8/14 : « Les attaques ont échoué uniquement parce qu'elles n'ont pas été préparées par l'artillerie, ni même par le feu de l'infanterie... On ne peut admettre les charges à la baïonnette dans les conditions où elles se sont produites, jusqu'ici, la plupart du temps ». **On le constate, le GQG n'a pas tardé à limoger, non pas les généraux qui se révélaient défailants, mais bien ceux qui critiquaient tant la stratégie, que les procédures d'attaque.**

D'autre part, les **méthodes d'utilisation de l'artillerie** étaient également à l'avantage des Allemands. Ceux-ci, influencés par l'utilisation de leurs obusiers, utilisaient essentiellement le tir indirect (donc à couvert) à portée maximum, celui-ci n'étant retenu en France que lors des sièges. Or, ce tir indirect exigeait un matériel téléphonique en nombre (que Messimy, alors ex ministre de la Guerre, avait pourtant demandé, de même que des obusiers de 105, après sa visite de 1913 aux champs de bataille des Balkans) et en qualité, que ne possédait qu'exceptionnellement l'armée française. De plus, les artilleurs Allemands s'appuyaient également sur des moyens spécifiques d'aérostation (dirigeables) et d'aviation d'artillerie, dont la France ne s'était pas stratégiquement dotée. Enfin, les Français pratiquaient plutôt ce que l'on appelle le tir masqué (à couvert également), mais dirigé à vue par un officier situé à proximité immédiate, et qui donnait ses ordres à la voix. Sans expérience, on pourra juger des difficultés à conduire des tirs efficaces lors de combats intenses...

A l'entrée en guerre, chaque pièce française de 75 ne disposait que de 1500 coups (soit un peu moins d'une journée de bataille !). Il fallut attendre le mois de septembre

1914, pour que l'on atteigne une production quotidienne de 1000 coups (1/2 journée de bataille) pour les 4500 canons de 75, puis l'engagement de l'effort industriel de guerre de l'ensemble du pays (à l'exemple des établissements Bouchayer de Grenoble et de la construction de l'usine de Servette à Chapareillan, début 1916) pour que, progressivement l'équilibre des forces en présence puisse se rétablir. Mais cela décrit bien les insuffisances de notre artillerie au mois d'Août 1914, y compris de notre « réputé 75 », tant encensé dans les organes de presse de l'époque !

Aviation : sans entrer dans le détail et la comparaison entre les appareils en présence à l'entrée en guerre, on se limitera à préciser que les Allemands disposaient de 2 000 avions (dont ceux réglant les tirs d'artillerie), alors que nous ne pouvions en aligner que 200 !

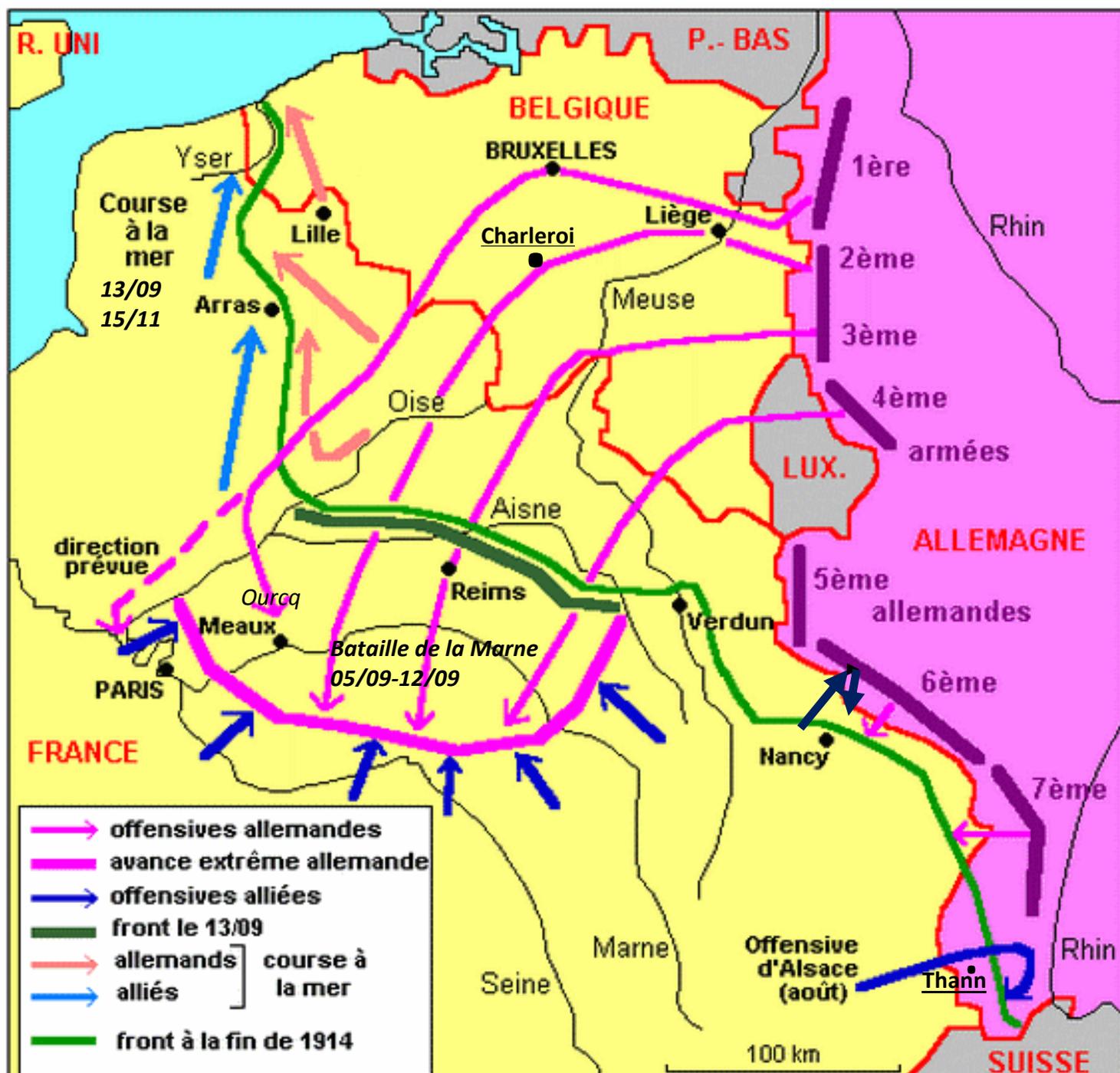
Mitrailleuses : réparties, semble-t-il, de façon sensiblement équitable dans les unités allemande et française, ses effets différentiels furent uniquement liés à leurs conceptions et aux stratégies adoptées. D'une part, comme en témoigne le simple armurier-mitrailleur du 133^e RI (Belley), puis 23^e RI (Bourg-en-Bresse) Claude-Marie Boucaud (*dans J'ai vécu la 1^{ère} Guerre Mondiale, Bayard Jeunesse, 2004*) : « Les mitrailleuses françaises accusent un énorme retard technique par rapport aux allemandes. Elles ont notamment un énorme défaut : elles chauffent terriblement en cas de tirs prolongés. Très vite le canon devient rouge, incandescent, et l'arme est inutilisable. En comparaison, les Allemands possèdent du matériel de pointe. Leurs mitrailleuses sont équipés d'un système de refroidissement à eau, et les cartouches (dixit) comptent 150 balles, contre 25 pour les modèles français ». Par ailleurs, la mitrailleuse bien utilisée est un des engins les plus meurtriers, particulièrement dans la défensive (voir « offensive à outrance » des troupes françaises). Le conflit russo-japonais en Mandchourie, de 1904-1905, auquel avaient participé des observateurs alliés, avait pourtant permis de tirer des conclusions édifiantes à cet égard. Or, la « nouvelle école » continua à méconnaître la force de la défensive bien conduite, au grand dam des idées des « maîtres » jusque-là écoutés (Maillard, Langlois, Bonnal, Foch). De plus, comme on n'exerça pratiquement jamais nos troupes à la défensive, dans les années qui précédèrent le conflit, celles-ci montrèrent une vive répugnance à exécuter les moindres travaux de défense, ainsi que put l'observer le Gal Lanrezac lors de la bataille de Charleroi, où notre infanterie ne réalisa que des simulacres d'abris, en n'édifiant qu'un simple bourrelet de terre de quelques cm de hauteur. Dépité, il conclura « Le feu de l'ennemi les en guérira, mais ils payeront la leçon très cher ».

Feu d'infanterie : dans les conditions générales évoquées ci-dessus, est-il vraiment utile de comparer les fusils des deux armées en présence (dont le « fameux » Lebel pour les Français est pourtant surclassé par le Mauser allemand) ?

Equipement vestimentaire : de même, doit-on encore évoquer les inconvénients présentés par l'utilisation du rouge garance les pantalons de nos soldats ? Ce point fit même, avant-guerre, l'objet de débats passionnés à la Chambre, sans pouvoir remettre en cause le conservatisme de nos traditions.

Août-novembre 1914 : Le front ouest.

Les deux grandes cartes suivantes ("Bataille des frontières" et "Course à la mer") proposent une étude détaillée de ces opérations militaires.



1 - Après d'éphémères succès en Alsace, la France perd **la bataille des frontières**. Les Allemands ont attaqué par la Belgique et, après la défaite de **Charleroi (21-23 août)**, les troupes franco-anglaises reculent : le nord de la France est envahi.

2 - S'apercevant d'une erreur stratégique d'une partie de l'armée allemande, le commandement français stoppe la retraite. Français et Anglais passent à la contre-offensive. Commencée sur la rivière Ourcq le **5 septembre**, la **bataille de la Marne** se termine le **12 septembre** sur la rivière Aisne où se sont repliés les Allemands.

3- Du **13 septembre à la mi-novembre** se déroule **la course à la mer** : Au cours d'une série de manœuvres et de combats, les deux armées essaient de **se contourner** pour atteindre les côtes de la Manche et de la Mer du Nord. Mi-novembre le front se stabilise, les soldats s'enterrent dans des tranchées : **c'est le début de la guerre de position**.

Le plan XVII

Plan militaire (le 17^e depuis la guerre de 1870) de l'armée française face à une agression allemande.

Elaboré par le général Berthelot, suivant les principes offensifs du colonel de Grandmaison, à la demande du général Joffre, nommé chef d'Etat-Major Général le 28/7/1911, à la suite de la démission du général Michel, motivée par le rejet de son Plan XVI.

On rappellera simplement que le Général Michel estimait, de façon prémonitoire et à juste titre, que « La Belgique entière serait le théâtre des opérations futures entre la France et l'Allemagne ». Il préconisait donc de masser les 2/3 de l'armée française en arrière de la frontière franco-belge. Son plan fut rejeté car il supposait l'entrée en ligne des réserves.

Mais le plan XVII n'a rien, contrairement au plan Schlieffen, d'un plan stratégique. Il s'agit essentiellement d'un plan de couverture, de mobilisation et de concentration des troupes françaises aux frontières avec l'empire allemand. Dicté par la politique des alliances, il refuse de prévoir la violation de la neutralité belge et veille à ce que l'Allemand soit bien considéré comme l'agresseur, en total accord avec le Président Poincaré. Joffre qui a fait ses armes dans le Génie, est essentiellement un logisticien qui a porté une attention particulière dans ce plan à une excellente résolution des problèmes de transport de troupes par chemin de fer. Ce qui a été unanimement reconnu. Le maréchal Lyautey dit d'ailleurs de lui : « Joffre n'a pas le sens de la manœuvre, ni aucune faculté d'imagination. Les événements le submergent, il ne les crée pas. Organiser les transports, ravitailler, voilà son affaire (cité par E. Mayer, dans *Nos chefs de 1914 : souvenirs personnels et essais de psychologie militaire* », Paris, Ed. Stock).

Trois règlements appuyant ce Plan XVII ont paru de la fin 1913 au commencement de 1914, sans avoir été, au préalable, soumis à l'examen de l'armée, sous forme de règlements provisoires, comme cela avait toujours été fait auparavant... Les rédacteurs, « Les Jeunes Turcs » qui entouraient le généralissime Joffre, avaient exalté l'offensive de toutes les manières, représentant la défensive comme un mode d'action qu'on ne doit adopter que momentanément, et

seulement quand on y est contraint. (Général Lanrezac, ex-commandant de la 5^e Armée, limogé le 3/9/14, dans *Le plan de campagne français et le premier mois de la guerre*, Editions Payot, Paris, 1920). On reste même stupéfait devant cette stupéfiante prescription du règlement du 2/12/13 « L'artillerie ne doit plus préparer les attaques ! ». A l'inverse, mais tout aussi criminel, aucun règlement militaire n'a tenté de codifier l'emploi des mitrailleuses avant ... 1915 ! La théorie de l'offensive était passée dans notre corps d'officiers à l'état maladif : c'était l'offensive encore et toujours, l'offensive à outrance, qui devait nous tirer d'affaire dans tous les cas. Ce tempérament offensif, associé à nos insuffisances matérielles, fut à l'origine de l'ensemble de nos revers lors de la Bataille des Frontières (Haute-Alsace, Vosges, Sarrebourg, Morhange, Neufchâteau). Pourtant, dès la fin du XIX^e siècle, le Général Séré de Rivière, qui conçut notre système de fortifications, écrivait : « Quand bien même il n'y aurait pas un seul Allemand entre Metz et Strasbourg, nous ne pourrions sérieusement songer à déboucher de ce côté ».

Dès 1911, Joffre, appréciant fort peu son 2^e Bureau, déclarait « Nous allons à la guerre sans yeux ». Ainsi, en mars 1914, il n'avait fixé à son Service de Renseignement aucune directive au-delà de la Meuse. Il niait l'utilité de disposer de renseignements sur l'adversaire. Ce comportement irresponsable, suicidaire même, n'a pas manqué de provoquer de grosses erreurs stratégiques que la troupe a payé de son sang. (extraits de *Pensée Mili-Terre, l'utilisation du renseignement de portée stratégique en France, de 1911 à 1914*, Lieutenant-colonel Olivier Lahaie).

Pourtant de nombreux généraux, dont Gallieni, avaient recommandé que le mieux serait de rester sur la défensive, c'est-à-dire de laisser l'initiative de l'attaque à l'ennemi, et d'attendre, pour le contre-attaquer. Parmi eux, Lanrezac, qui précise dans son mémoire « D'ailleurs, la défensive, qui l'emporte sans conteste sur l'offensive, quand il s'agit de gagner du temps, ne nous conviendrait-elle pas mieux, au début de la guerre, à nous qui aurons pour Alliés les Russes auxquels il faudra beaucoup plus de temps pour amener leurs armées à la frontière allemande, et peut-être aussi les Anglais dont l'intervention sera sûrement tardive ? Il est donc de toute évidence pour moi que nous devrions rester sur la défensive en Lorraine et dans les Vosges ».

Fait révélateur de l'impréparation du GQG. Lors d'une dernière réunion, le 3/8/14 au matin, avant même la marche vers les frontières, les commandants d'armée sont convoqués au Ministère de la Guerre. A la remarque du Gal Dubail, chef de la 1^{ère} Armée : « Pendant que le gros de mon armée attaquera sur Sarrebourg, le 7^e Corps, partant de Belfort pénétrera en Alsace. Il ira sans difficultés jusqu'à Colmar, mais ne pourra pas dépasser ce point sans faire border le Rhin depuis Huningue jusqu'à hauteur de sa droite : des renforts importants lui seront alors nécessaires ; or, je ne pourrai pas les lui fournir ». Réponse de Joffre : « Ce plan est votre plan ; ce n'est pas le mien ! ».

Enfin, comment mieux dénoncer les impérities de Joffre dans sa fonction de Chef du GQG et généralissime, qu'en le citant lors de sa comparution devant la Commission d'Enquête Parlementaire qui en 1919, le questionnait sur l'abandon du bassin minier de Briey et sur les causes des échecs français d'août 1914, lui demandant d'expliquer son Plan d'Opérations : « Je ne me souviens pas qui avait travaillé là-dessus » et « Vous me demandez un tas de choses auxquelles je ne puis vous répondre, je ne sais rien » (Général Alexandre Percin, dans *1914. Les erreurs du Haut-Commandement, Editions Albin Michel, Paris, 1920*). Faisant mine de s'épancher un peu plus dans ses mémoires (dans « 1914-1915. La préparation de la guerre et la conduite des opérations », 1920) Joffre écrivait alors : « J'étais pénétré de cette idée qu'il était impossible de fixer longtemps à l'avance une manœuvre définitive à exécuter... le plan d'opérations ne peut être fait qu'en tenant compte des évènements et des renseignements (cf. ci-dessus) qui arrivent au cours des opérations...on ne peut l'établir que quelques jours après la mobilisation, quand les choses se dessinent... » Mais ce rôle de naïf, joué jusqu'à l'absurde, que Joffre préférait endosser, ne cachait-il pas le fait qu'il ne voulait pas avouer que son plan d'opérations avait lamentablement échoué. ... « Et qu'il souhaitait ainsi esquiver la paternité d'une débâcle » (Roger Fraenkel, dans *Joffre, l'âne qui commandait des Lions, Editions Italiques, Paris, 2004, p.240*), thèse aujourd'hui de plus en plus privilégiée parmi les militaires et les historiens.

Plan Schlieffen/Moltke

Plan stratégique militaire allemand d'envahissement du territoire français.

Conçu initialement en 1905, par Von Schlieffen, il s'inscrivait alors dans le contexte particulier des Ententes déjà en place (Triple Alliance et Triple Entente). Mais, ce qui n'est pas suffisamment souligné, dans celui également de la fin du conflit russo-japonais, qui s'était terminé par la défaite sans appel de la puissance occidentale. En conséquence, Schlieffen était assuré de n'avoir à lutter que sur un front, l'armée russe étant alors disloquée et impuissante.

Basé essentiellement sur une attitude défensive face aux camps fortifiés de Belfort, Epinal, Toul et Verdun, et grâce aux appuis des fortifications de Molsheim-Strasbourg et Metz-Thionville, il envisageait que plusieurs armées qui constitueraient l'aile droite marchante, attaqueraient par le Luxembourg et la Belgique (en faisant fi de leur neutralité) afin d'envelopper l'ensemble des armées françaises.

Son successeur, le comte Moltke dut faire face à une double évolution : d'une part, un renforcement progressif des liens franco-britanniques, et, d'autre part, un redressement de l'armée russe.

Pour y remédier, son principal objectif étant de « terrasser » les troupes françaises en 40 jours, avant que de retourner le gros de ses forces contre la Russie, il décida essentiellement de renforcer l'armée défensive d'Alsace-Lorraine (ce qui coûta tant de pertes françaises lors des opérations des 20-25 Août 1914) en dégarnissant la Haute-Alsace et en affaiblissant (heureusement pour nos troupes lors de la bataille de la Marne) son aile marchante. Ainsi, le rapport primitif des groupes d'armée allemands engagés, qui se trouvait être de 1 à 7, passa de 1 à 3. Par ailleurs, il était prévu qu'après avoir repoussé les offensives françaises sur le plateau lorrain, les armées du centre passeraient à l'offensive dans la trouée de Charmes afin d'accélérer l'encercllement du gros des forces françaises. Ces modifications démontrent indéniablement que Moltke avait alors eu connaissance du plan XVII, élaboré à partir de 1911.

Toutefois ce plan n'était pas applicable en l'état pour diverses raisons.

D'une part, les troupes russes se concentrèrent plus rapidement que prévu, et entrèrent facilement en Prusse orientale. La défaite de Gumbinnen (20/8/14) provoqua la retraite des troupes allemandes, obligeant les Allemands à contre-attaquer du 26 au 30 août à la bataille de Tannenberg, où ils mirent les russes en déroute. Grâce à 2 corps d'armée (11 divisions) prélevés dans les II^e et III^e armées du front ouest, ils vainquirent, du 7 au 15/9/14, d'autres troupes russes aux lacs Mazure, permettant ainsi d'établir durablement une ligne d'équilibre sur le front est.

D'autre part, sur le front ouest, les 2 armées constituant la droite de l'aile marchante (Von Bülow, avec la II^e armée, et surtout Von Kluck avec la I^{ère} armée), durent imposer d'énormes efforts à leur infanterie épuisée (50 à 70 km/j). Elles durent aussi se séparer de plusieurs corps d'armée et d'une partie de l'artillerie lourde pour faire le siège des places-fortes de Maubeuge et d'Anvers. Enfin, au fur et à mesure de leur marche en avant, les problèmes de logistique devenaient de plus en plus aigus.

Par contre, contrairement à ce qui a souvent été énoncé, ces contraintes ne sont pas à l'origine de la réorientation de ces troupes vers le sud-est et à leur concentration à l'est de Paris. En effet, elles ne faisaient que renouer avec l'esprit du plan Schlieffen qui était de détruire les armées alliées là où elles se trouvaient, et où s'étaient donc repliés le Corps Expéditionnaire Britannique et la 5^e armée française. Mais, lors de ces marches, elles prêtèrent, dès le 5/9/14, leur flanc droit aux contre-attaques de la 6^e armée, récemment créée, et dirigée par Maunoury et Gallieni. Ces combats furent les prémices de la bataille de la Marne, engagée dès le lendemain 6/9/14, avec les autres armées alliées qui aboutirent au résultat que l'on connaît.

Le départ des soldats allemands.

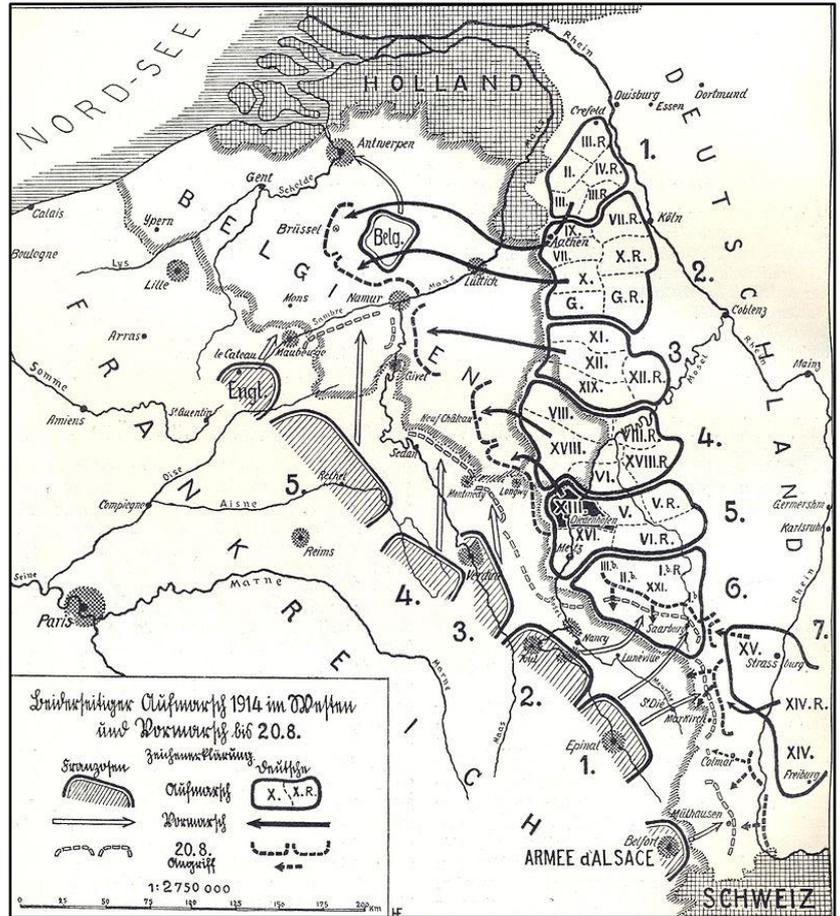
Même optimisme : la guerre sera courte et l'on sera bientôt à Paris...



En marge du plan Schlieffen



Von Schlieffen,
l'initiateur.



Vu du côté allemand. Les opérations en Belgique. La résistance de l'armée belge retarde l'application du Plan Schlieffen. La situation au 20 août 1914.



Von Moltke, chargé de
l'application.

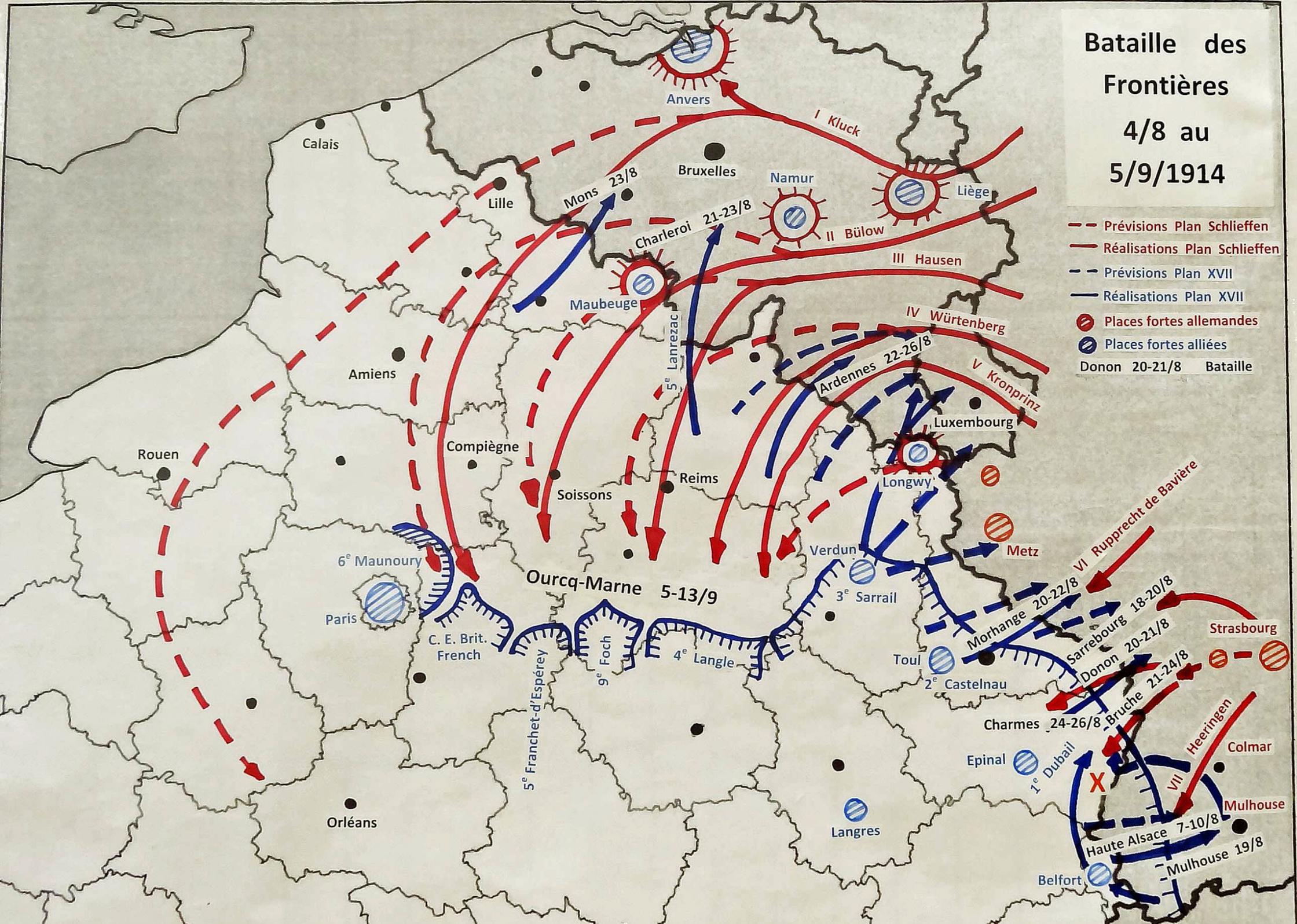
Von Kluck, à la tête
de la 1ère armée.



Bataille des Frontières

4/8 au 5/9/1914

- - - Prévisions Plan Schlieffen
- Réalisations Plan Schlieffen
- - - Prévisions Plan XVII
- Réalisations Plan XVII
- ⊗ Places fortes allemandes
- ⊗ Places fortes alliées
- Donon 20-21/8 Bataille



L'offensive à outrance

Tiré de l'ouvrage du Lieutenant-Colonel Grandmaison, au titre particulièrement édifiant, *Le dressage de l'infanterie en vue du combat offensif* (Paris, Berger-Levrault, 1906, 178 p.), on pourra citer : « **On doit se contenter de rechercher où est l'ennemi pour l'attaquer ; ce qu'il veut faire importe peu, puisque nous avons la prétention de lui imposer notre volonté** ».

Il justifiait même la suppression des avant-gardes de reconnaissance et de renseignement en écrivant : « **Les engagements initiaux menés par les avant-gardes auraient pour conséquence néfaste et inévitable l'engagement prématuré des forces principales** ».

Inspiré de cette doctrine, le décret du 28/10/1913, portant règlement sur la conduite des grandes unités, précisait notamment : « **Les opérations militaires visent l'anéantissement des forces organisées de l'ennemi...Pour vaincre, il faut rompre par la force le dispositif de combat de l'adversaire. Cette rupture exige des attaques poussées jusqu'au bout, sans arrière-pensée ; elles ne peuvent être obtenues qu'au prix de sacrifices sanglants...L'offensive seule conduit à des résultats positifs** ».

Aujourd'hui encore, cette doctrine est, sinon défendue, du moins présentée sans critique excessive, à l'exemple du général Jean-Marc Marill (*dans* « *L'offensive à outrance* », *Revue Historique des Armées*, n°274, 2014, p.49) : « **L'étendue des pertes consenties (sic), imputables en partie à l'étonnant (sic) esprit offensif des unités françaises, conduisit à mettre en cause la doctrine française et l'enseignement dispensé par l'Ecole Supérieure de Guerre avant les hostilités** ».

Pourtant, le même général écrit un peu plus loin (p.64) qu'en 1909, dans son cours d'infanterie, le futur général de Maud'huy y professait et prophétisait que « **l'assaut n'(avait) de chance de réussir que si l'assaillant (avait) une supériorité momentanée de feu écrasante (...). Il faudra (dira-t-il) beaucoup d'artillerie et d'infanterie dans la zone d'attaque** ». Hélas, la formation continue ne devait pas alors être à l'ordre du jour du ministère des armées...

Pour conclure on citera le général Messimy entre les deux guerres (*dans Mes souvenirs*, Plon, Paris, 1937) qui fut Ministre de la Guerre en 1911-1912 (nommant alors Joffre généralissime) et lors de la déclaration de guerre en 1914, puis qui eut progressivement des responsabilités de chef de bataillon à général de division pendant le conflit, quand il écrivait : « **J'ai bien souvent, de décembre 1914 à novembre 1918, participé comme chef, et comme exécutant, à des attaques : j'aurais demandé le limogeage immédiat de tout chef d'infanterie qui aurait employé les procédés tactiques en usage en août 1914 ainsi que j'ai souvent maudit Joffre, son grignotage sanglant, son entourage d'officiers brevetés qui n'avaient jamais marché à l'ennemi, sous le feu des mitrailleuses et des canons. Je me suis adressé bien souvent le reproche de ne pas avoir choisi Galliéni" en 1911** ».

Quelques évènements relatifs aux régiments "rhônalpins" en 1914

Dans les Vosges et en Alsace

A Le 19/8/14, le 97^e R.I. (Chambéry) participe au sein de l'Armée d'Alsace, éphémère armée créée pour l'occasion, à la seconde prise de Mulhouse, dite bataille de Dornach. En quelques heures, entre Zillisheim et Flaxlanden, ce régiment va perdre des centaines d'hommes, dans un contexte bien particulier, et, semble-t-il, mal appréhendé jusqu'à ce jour. Or, ces pertes se sont révélées être très nettement supérieures, tant à celles des unités françaises qui le côtoyaient, qu'à celles des troupes allemandes qui lui furent opposées.

(pour en savoir plus, se rapporter à la fiche descriptive de la bataille de Flaxlanden).



Au départ de Vienne, le 6/8/1914, les soldats de la 6^e Compagnie du 99^e Régiment d'Infanterie de Vienne, ont inscrit sur un de leurs wagons « Train de plaisir, droit d'aller-retour via Berlin ».

(photo fiche 1)

Du 15/8/14 au 14/9/14, ce 99^e R.I. enregistre 3331 pertes (tués, blessés et disparus), plus que les effectifs du régiment, entre-temps reconstitués.

B Le seul 22/8/1914, à Rothau (près de Schirmeck, en Alsace annexée), le 30^e R.I. (Annecy) perd 250 hommes, dont 72 tués.

C Le 6/9/1914, six militaires du 99^e R.I. (Vienne) sont condamnés à mort et exécutés à Vanémont (Vosges) pour abandon de poste et mutilation.

Au 21/9/1914, après 40 jours au front, le 97^e R.I. (Chambéry) a perdu 1350 hommes.

Au 8/9/1914, le 140^e R.I. (Grenoble) enregistre 2384 pertes (soit $\frac{3}{4}$ de ses effectifs), dont 180 pour la seule journée du 27/8/1914.

D Du 28/8 au 4/9/1914, le 13^e B.C. (Bataillon de Chasseurs), de Chambéry, perd 480 hommes à Haute Mandray et à la Tête de Behouille.

E Du 19 au 29/8/1914, les 133^e R.I. (Belley), 23^e R.I. (Bourg-en-Bresse) et 22^e B.C. (Albertville), effectuent un « périple » de 100 km en territoire ennemi (Mulhouse, Colmar), soutenus par le 13^e B.C. dans la vallée de la Fecht (Munster), avant que d'être engagés en retard, lors de la retraite de nos troupes près du col de Saales, après la bataille de la Bruche.

Août 1914 : Dans les Vosges et en Alsace.

Les Cognerauds morts pour la France

1 A Sainte-Marie-aux-Mines (Alsace annexée), le 17/8/1914, décès de François Desgeorges (140^e R.I. de Grenoble).

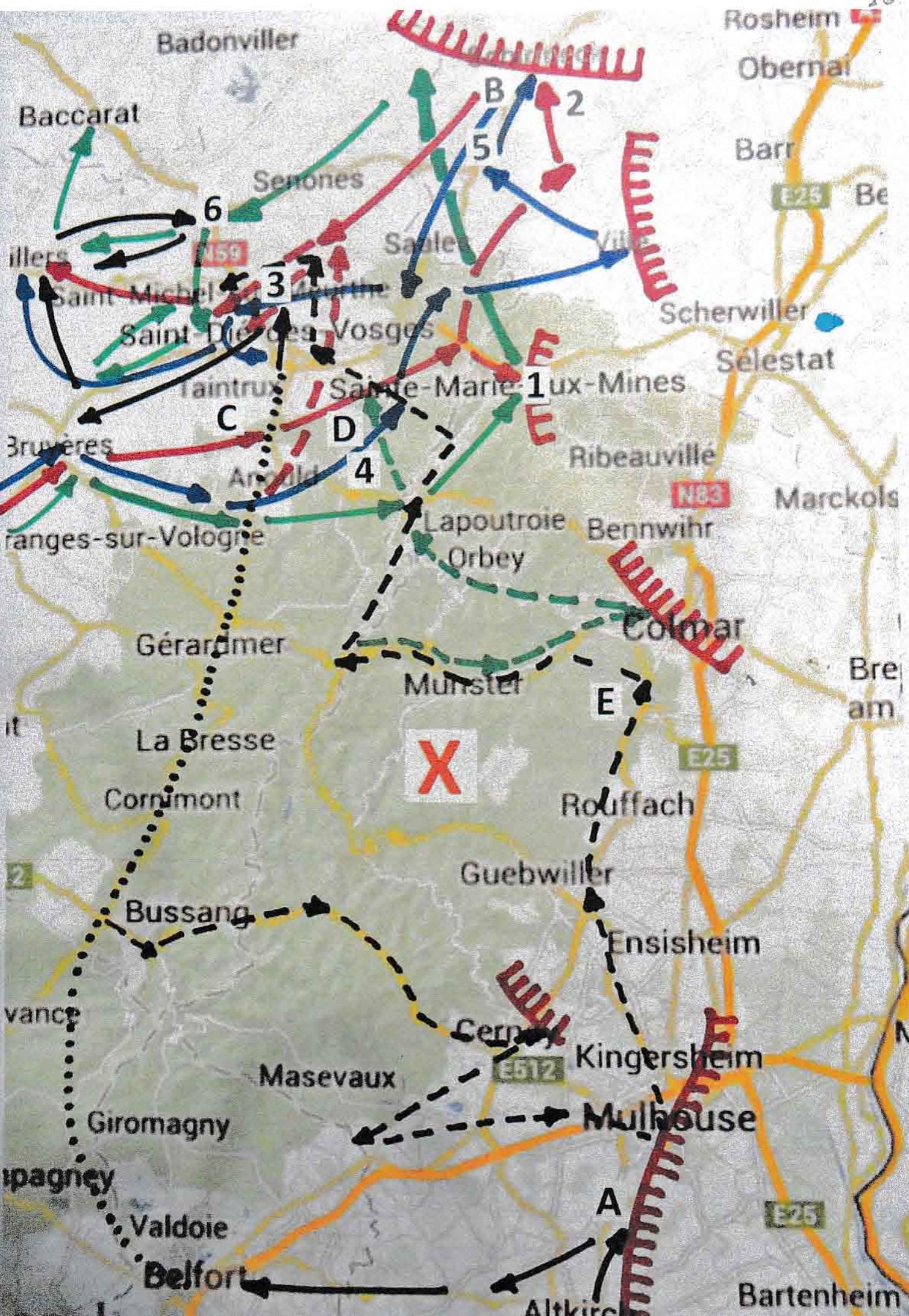
2 A Rothau (Alsace annexée), le 22/8/1914, décès de Joseph Bruno Chabert (30^e R.I. d'Annecy).

3 Au Bois d'Ormont, à quelques km au nord de Saint-Dié (Vosges), décès d'Honoré François Clochet le 26/8/1914 (53^e B.C. de Chambéry).

4 A la Haute Mandray (quelques km au nord de Plainfaing (Vosges), Claude Thomassier est blessé le 29/8/1914. Il décède à Saint-Dié le 31/8/1914 (13^e B.C. de Chambéry).

5 Vraisemblablement blessé lors de la bataille de la Bruche (21 au 24/8/1914), Jean Dupuis décède à Lyon le 5/9/1914 (30^e R.I. d'Annecy).

6 A Etival (Vosges), le 8/9/1914, décès de Marie François Michelon (97^e R.I. de Chambéry).



57
et 101

Itinéraires des marches des régiments et bataillons "rhônalpins"

sur les agrandissements X et Y des cartes :

"Bataille des frontières"

"Course à la mer"

-  97^e R.I. (Chambéry)
-  30^e R.I. (Annecy)
-  99^e R.I. (Vienne)
-  140^e R.I. (Grenoble)
-  133^e R.I. (Belley)
-  13^e B.C. (Chambéry)
-  53^e B.C. (Chambéry)

R.I. Régiment d'infanterie

B.C. Bataillon de chasseurs

Carte de la bataille de Flaxlanden en Alsace. 19/08/1914

Positions françaises



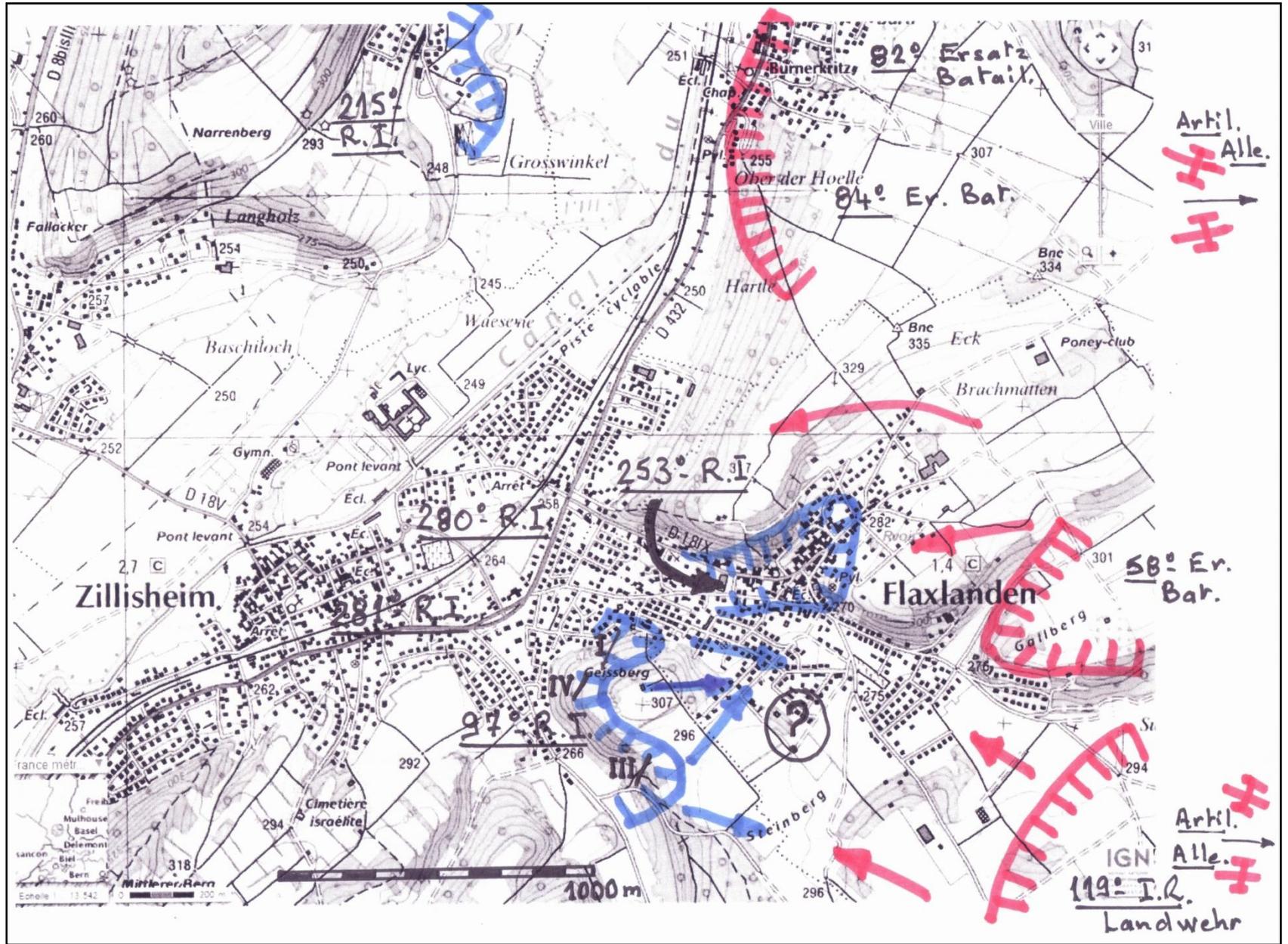
Positions allemandes



Mouvements français



Mouvements allemands



Nous a-t-on dit la vérité sur la bataille de Flaxlanden, du 19 Août 1914 ?

Les faits : arrivé seulement le 15 août près de Montbéliard, le 97^e RI est immédiatement intégré dans la 44^e DI qui constitue l'aile droite de l'Armée d'Alsace, créée à la suite du retrait des troupes françaises après la 1^{ère} prise de Mulhouse (8-10/8/14), et placée sous les ordres du général Pau.

Le 19/8/14, au petit matin, alors que les troupes allemandes étaient censées s'être repliées sur le Rhin, et que les 41^e et 14^e DI se dirigent sur les quartiers ouest de Mulhouse, la 44^e DI, par Altkirch, et la 66^e DI, sur son aile gauche, sont chargées de prendre le plateau dominant la vallée de l'Ill, au sud de Mulhouse.

Faute de reconnaissances suffisamment poussées de la 8^e division de cavalerie, les 44^e et 66^e DI sont surprises d'y trouver des troupes allemandes, avancées même sur la rive droite de l'Ill, à Brunstatt.

Informé que le 253^e RI, qui constitue l'aile droite de la 66^e DI, se trouve bloqué dans la cuvette de Flaxlanden sous les feux de plusieurs bataillons d'Ersatz (réserve allemande), le lieutenant-colonel Roux, commandant le 97^e RI, fait intervenir, en milieu de matinée, le 4^e bataillon, puis, plus tard le 1^{er}, et enfin le 3^e (le 2^e étant détaché auprès du général commandant la Division), à partir de la crête du Geisberg (307 m), qui surplombe Flaxlanden au sud, et Zillisheim à l'est.

Alors que l'artillerie française ne s'est toujours pas mise en place, le général allemand Dame donne à 11 h 30 l'ordre au 119^e régiment de Landwehr d'attaquer le front des 253^e et 97^e RI, depuis les pentes nord de Flaxlanden jusqu'au Geisberg (cf. carte).

Flaxlanden, puis le Geisberg, sont perdus dans l'après-midi, malgré le maintien temporaire du 2^e bataillon du 280^e RI qui avait succédé au 97^e RI obligé de se replier au regard de ses pertes. Toutefois, grâce à l'appui tardif de l'artillerie, le Geisberg est repris vers 19 h par le 281^e RI, provoquant le mouvement de retraite des troupes allemandes. Hélas, dans les jours qui suivent, les troupes françaises abandonnent les positions chèrement conquises, et l'armée d'Alsace est dissoute.

La mention officielle des faits, à travers le Journal de Marche et des Opérations du 97^e RI, n'ayant pas été accessible après la guerre (cf. ci-après), c'est le témoignage du futur général Jacques Humbert, qui a participé à cette bataille en tant que lieutenant au 3^e bataillon du 97^e RI, écrit immédiatement après le conflit (in « *La Division Barbot* », Lib. Hachette, 1919, pp.6-9), qui fit par la suite, semble-t-il, référence. Sa relation est, à l'époque, héroïque « *Allez, Alpains du 97 ! Elevez-vous au flanc des pentes boisées...Allez vous masser pour la charge folle !... Baïonnette au canon ! En avant ! Sans tirer un coup de fusil, sans appui d'un seul*

obus !...Quel vacarme ! Les balles sifflent, sifflent, sifflent !...Là-bas la musique jouait la charge ! Le 4^e bataillon s'est engagé d'abord ; le 1^{er} l'a suivi, puis le 3^e à son tour..., sur l'étroit glacis 3000 poitrines se pressaient sous les balles ! Hélas ! 3000 cœurs généreux sont impuissants devant des mitrailleuses ! Que de tués ! Que de blessés ! La masse accumulée s'effrite, chancelle et croûle ! Hélas ! c'est comme à Waterloo...La garde recule !...Le 97 reflue !... »

Les pertes alors retenues sont de 28 officiers, dont 14 tués, et 1027 hommes, dont 600 tués. Ce sont celles qui sont systématiquement évoquées depuis, dans les diverses relations, et encore récemment, dans le Dauphiné Libéré du 19/8/2014.

Premiers constats et analyses : les chiffres donnés pour les pertes du 97^e RI plaident clairement pour une vraisemblable confusion, le nombre des soldats tués étant toujours, lors des combats de la Bataille des Frontières, très inférieur au nombre des blessés.

Le site France Gen Web des soldats décédés dans les différentes unités françaises au cours de la guerre 1914-1918 comptabilise 1723 tués pour le 97^e RI. Le 19/8/14, toujours selon ce site, ce régiment aurait déploré 159 tués (soit tout de même près de 10 % des pertes du 97^e RI sur l'ensemble du conflit !) dont 14 officiers.

Les pertes du 97^e RI le 19/8/14 ont donc plutôt dû être :

- pour les officiers, de 14 tués et 14 blessés, soit au total 28 (ces nombres correspondant bien aux chiffres régulièrement donnés).
- pour les hommes, de 145 tués et 427 blessés (correspondant aussi à la différence entre pertes et tués), soit au total 572.

Ainsi, le total des pertes correspondrait bien à 600 (nombre gravé dans le marbre du monument commémoratif de Flaxlanden, mais faussement qualifié de tués), **avec un nombre de tués de 159.**

Ces pertes, pourtant déjà catastrophiques, pour un combat de quelques heures seulement, deviendraient toutefois plus crédibles au regard de celles de l'ensemble des autres régiments français (253^e, 280^e et 281^e RI) à savoir 260, dont 40 tués, ainsi que des troupes allemandes, évoquées par le général Humbert (cf. ci-après), soient 953 tués, blessés et disparus, qui ont été opposés dans cette bataille.

Seconds constats concernant les différentes relations qui ont été faites de ces évènements : beaucoup plus tard (in « *Carnet de la Sabretache* », n°423, décembre 1961, pp.566-569), le général Humbert en fera une relation, moins héroïco-dithyrambique, surtout évocatrice d'une grande désorganisation « *Un combat par le feu, assez traînant, mais néanmoins meurtrier s'engage à 10 h 30 entre le 4^e bataillon du 97 et le 58^e d'Ersatz...Le groupe d'artillerie d'appui n'a pas donné signe de vie...Vers 12 h 30, la fusillade redouble...Le 119^e Landwehr*

débouche des bois. De 305 le lieutenant-colonel Roux ne peut voir l'aile gauche de l'attaque ennemie...il fait venir sur l'éperon 305 son dernier bataillon. 3000 hommes vont se trouver ainsi concentrés sur un rectangle de 400 m de front et 600 de profondeur...il envoie l'ordre à son bataillon de tête d'attaquer de flanc l'ennemi, le 4^e bataillon appelant au secours, ordonne au 1^{er} bataillon de se porter en avant pour le soutenir et le prolonger à gauche... c'est le moment où le 3^e bataillon vient se former...sur le petit plateau à l'extrémité de l'éperon, d'où son commandant et ses capitaines cherchent en vain à voir quelque chose...Que se passa-t-il ? Est-ce un geste mal compris ? Un clairon sonne la charge. Baïonnette haute, toute la masse se rue. La musique entame la Marseillaise. En avant ! Alors qu'il se croyait à l'abordage, il se trouve face à face avec une vague de soldats français qui débouchent en désordre d'un champ d'avoine haute...hormis quelques fractions, les 3 bataillons, confondus et désintégrés, redescendent bientôt les pentes vers Zillisheim, entraînant le personnel de la batterie qui s'était enfin installée au sud du village... »

Autre relation vécue au cœur même de l'action, celle anonyme (on comprendra plus loin pourquoi) d'un soldat chambérien du 97^e RI qui a participé à cette bataille (intitulée « Mobilisation et premiers jours de guerre. Souvenirs d'un chambérien anonyme », publiée par Henry Planche, en 1999, dans le bulletin n°38 de la Société des Amis du Vieux Chambéry, pp.49-57) dans laquelle il précise « Cessez le feu ! Il paraît que l'on se confond et que l'on se tire dessus. J'entends ensuite sonner la charge... On ne voit rien. Charger où ? ... Tout de même je voudrai bien tirer quelques coups de fusils...Enfin, je tire un paquet de cartouches et bien ajustées...je suis sûr d'en avoir épinglé quelques-uns. Le lendemain, on m'a dit que j'avais tiré sur les nôtres...Pendant un moment le 1^{er} (plus vraisemblablement le 3^e) bataillon nous a tiré dessus ! On recevait des balles de tous les côtés... Après la 1^{ère} charge, une autre charge que l'on entend de très loin, puis une 3^e, et enfin la retraite, le sauve-qui-peut...Le régiment se reforme tant bien que mal et l'on continue à battre en retraite pendant que notre régiment de réserve arrête les boches, ainsi que l'artillerie qui vient d'arriver malheureusement trop tard... »

Autres constats concernant le JMO du 97 : le Journal des Marches et Opérations du 97^e RI a, lui-aussi, sa propre histoire. En effet, aujourd'hui, lorsque l'on souhaite consulter ces documents, le 1^{er} s'interrompt au 19/8/1914 (jour de la bataille !). En tête du document, il est précisé « lacune du 20 août au 8 septembre 1914 », et en fin de document, après une brutale interruption du compte rendu du lieutenant-colonel Roux, sur un document annexé du Service Historique de la Défense, département de l'Armée de Terre, est inscrit « FIN DE JMO ».

Pourtant, le JMO qui suit, concernant la période du 8 septembre au 8 novembre 1914, précise en préambule « Journal n°2. Ce journal a été ouvert le 8 septembre 1914, le journal précédent, n°1, relatant les évènements survenus

depuis l'entrée en campagne jusqu'au 1^{er} septembre 1914, est tombé aux mains de l'ennemi le 1^{er} septembre 1914 lors de l'attaque du col de la Chipotte ».

Il apparaît clairement que ce préambule ne peut pas correspondre à la réalité, puisque le JMO n°1, tangiblement d'origine, a, d'une part, été retrouvé, et, d'autre part, s'interrompt brutalement, après quelques lignes en haut de page, lors du compte rendu, par son colonel, de la bataille du 19/8/14, rédigé ce même jour après 18 h, sans évocation des opérations ultérieures du 97^e !

A l'évidence, les faits en cours de description écrite sont à l'origine de l'abandon de ce JMO : en effet, son dernier alinéa fait état de « *Vers 14 h, l'artillerie enfin ouvre le feu, mais si les premières gerbes sont bien dirigées, les secondes tombent sur les troupes du 97^e garnissant la crête* (sans ponctuation à la suite) ».

Par contre, préalablement, et à propos de la désorganisation des attaques des 3 bataillons, la seule allusion qui soit faite est la suivante « *c'est alors que la charge retentit sans ordre, tout le monde part en avant hélas prématurément (il a été absolument impossible de savoir qui avait donné l'ordre, ni qui a commencé à .. ?..illisible)* ».

Pour compléter ce point, on précisera que, dans le 2^e JMO du 97^e RI, il n'est plus jamais fait allusion au lieutenant-colonel Roux. Il est vraisemblable que ce soit lui qui ait pris le commandement du 71^e RI le 28/10/1914, puis celui du 264^e RI, de mai 1915 à février 1919. On notera qu'il n'obtint, au cours de plus de 4 années 1/2 de commandement, qu'une simple promotion au grade de colonel.

En conclusion, cette bataille du 19/8/1914, a été révélatrice des nombreuses déficiences de l'armée française lors de l'entrée en guerre, que beaucoup ont voulu, par la suite, passer sous silence. Outre celles concernant l'insuffisance des reconnaissances préalables par la cavalerie et l'aviation embryonnaire, c'est surtout la doctrine de l'offensive à outrance, imposée par le général Joffre et son Etat-Major, sans appui de feux, tant d'artillerie, que d'infanterie, et surtout sans utilisation de mitrailleuses, qui est clairement mise en cause dans cette tragédie. L'accusation pourrait aussi porter sur le choix délibéré de l'artillerie française pour l'appui « à vue » de l'infanterie, qui s'est de plus révélé ici désastreux. Outre cela, apparaissent des signes évidents d'impréparation et de désorganisation sous le feu, dûs notamment à une formation insuffisante et inadaptée des cadres, lors de manœuvres factices, particulièrement des officiers supérieurs, tant au niveau de la conduite de troupes en grand nombre, que de la coordination interarmes.

Malheureusement ce sont les troupiers savoyards et les officiers subalternes du 97^e RI qui ont payé de leur sang toutes ces erreurs et ces carences, même si, comme nous l'avons vu plus haut, ce ne sont pas 600 d'entre eux qui ont perdu la vie ce jour-là, mais 159.

Quelques éléments marquants de la bataille de la Marne

(selon principalement le Commandant Perreau, *La Grande Guerre et la Vérité*)

La 1ère armée allemande de Von Kluck, qui formait l'aile droite marchante, ne négligeait aucun moyen pour gagner de vitesse les alliés britanniques et français en retraite, et les couper de Paris. Tandis que l'expérience des guerres antérieures fixait à 22 km la longueur maxima des étapes de guerre, les corps d'armée allemands couvraient en moyenne 50 km/jour.

Lors de la retraite, une fissure, qui dégénéra en brèche, s'ouvrit entre la droite britannique et la gauche de la 5^e armée française.

Par une ironie insultante, mais bienfaisante du destin, le salut arriva de l'Etat-Major ennemi... Kluck précipita ses colonnes dans la brèche qui allait s'élargissant entre les troupes britanniques et françaises. La droite de Kluck lâche donc Paris et glisse au sud-est. Un seul corps d'armée (sur 5), le IV^e de réserve, paraît destiné à servir de flanc-garde sur la rive ouest de l'Ourcq.

Or, depuis le 27 août, la 6^e armée, sous les ordres de Maunoury, supervisé par Galliéni, gouverneur de Paris, était en formation, au nord, puis au nord-est de Paris, à portée du vétuste camp retranché.

Dès le 4 septembre, Maunoury et Galliéni imposent au GQG leur vision d'une attaque de la 6^e armée française sur le flanc de la 1ère armée allemande. Cette attaque sera réalisée prématurément le 5/9 (au lieu du 6/9), en raison des évolutions de la flanc-garde allemande. C'est ce jour, à quelques km de Meaux, que parmi beaucoup d'autres, sera tué le lieutenant Charles Péguy.

Convaincu par le Gouverneur de Paris, Joffre consent, afin de poursuivre les efforts engagés par Galliéni et Maunoury, à donner l'ordre général (4/9 à 18 h) de la contre-attaque aux armées françaises et britanniques (pour le 6/9), avant, heureusement, d'avoir passé la Seine et l'Aube (et ce contrairement à son instruction du 1/9, et à la note secrète du 2/9, transmises aux armées le 4/9 à 2 h 55). Tous stratèges, et notamment Bonnal et Galliéni (*Gal H. Le Gros, La genèse de la bataille de la Marne, Paris, Payot, 1919, pp. 63-64*), ne donnaient aucune chance à une contre-offensive qui aurait été donnée depuis la rive sud de la Seine.

Enfoncée en « coin » entre les 6^e et 5^e armées françaises, ainsi qu'entre le Corps Expéditionnaire britannique et la 11^e armée allemande, Kluck ramène ses troupes au nord de la Marne et les fait notamment contre-attaquer la 6^e armée française. Les troupes françaises, composées, le 5/9, des seuls 7^e corps d'armée et 5^e Groupe de div. de réserve (70 000 hommes), se voient soutenues le 6/9 par 7000 chasseurs à pied, et surtout les 80 000 britanniques qui viennent renforcer l'aile droite de la 6^e armée française. Le 7/9, s'y ajoutent la 45^e DI algérienne, le 1^{er} corps de cavalerie (Sordet puis Bridoux), et la 8^e DI de Lartigue (4^e corps) soit des effectifs de l'ordre de 200 000 hommes, rétablissant ainsi l'équilibre numérique par rapport à la 1ère armée allemande.

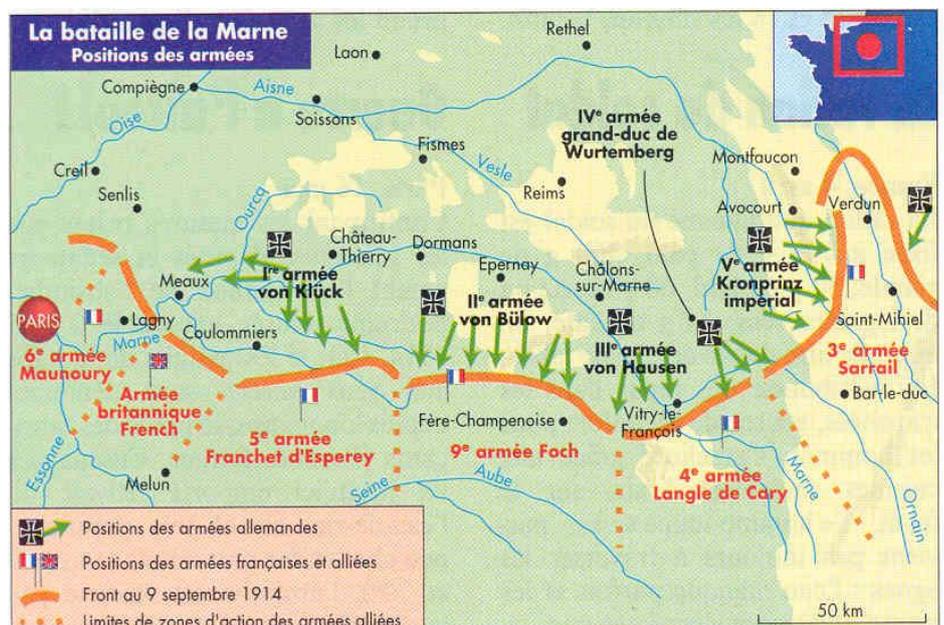
Mais seules les arrivées du corps de cavalerie Conneau sur Château-Thierry et de la 7^e DI (de Trentinian) du 4^e corps d'armée de Boehl, à partir des 8 et 9/9, portant les effectifs de l'aile gauche alliée à plus de 220 000 hommes, ainsi que la retraite des II^e, III^e et IV^e armées allemandes sur les deux Morins et les marais de Saint-Gond, face aux 5^e, 9^e et 4^e armées françaises sous les ordres respectifs de Lanrezac, Foch, Langle permettront progressivement d'endiguer le recul de la 6^e armée française devant la I^{ère} armée allemande sur l'Ourcq, obligeant les troupes allemandes à retraiter jusqu'à l'Aisne ; la 3^e armée française (sous les ordres respectifs du Gal Ruffey, limogé le 30/8, puis du Gal Sarrail) n'ayant heureusement pas quitté le saillant de Verdun, contrairement aux intentions du GQG de la faire reculer jusqu'à Joinville (Haute-Marne), soit plus de 50 km au sud.

On notera enfin, qu'outre le prélèvement de 11 divisions pour le front russe, le 25/8, sur les II^e et III^e armées allemandes, les résistances des camps fortifiés de Maubeuge et Anvers, respectivement jusqu'au 8/9, sous les ordres du général Fourniez, et jusqu'au 10/10, sous commandement de nos alliés belges, auront permis de retenir près de 200 000 hommes de troupes, et surtout une très forte artillerie allemande. Cette masse correspondant à l'équivalent de presque 2 armées n'aura ainsi pas pu prendre part à la bataille de la Marne... démontrant ainsi les hypothèses trop optimistes du plan Schlieffen/Moltke.

Selon le Gal Bonnal « Il ne faut pas oublier que, sans l'éclair de génie dont le Gal Galliéni a fait preuve les 3 et 4/9/1914, le sort de Paris, et avec lui de la France entière, eût été compromis ». Ce que l'intéressé a laissé transparaître dans ses mémoires, ainsi qu'en réponse à la citation que le ministre de la Guerre, en 1915, M. Millerand lui transmettait en provenance du GQG, pour sa coopération « subordonnée » à la bataille de la Marne, le gouverneur de Paris lui répondit « J'accepte la citation, mais je fais toutes mes réserves sur le libellé ». Mais l'histoire, 100 ans plus tard, n'a toujours pas donné à Galliéni la place qui lui revient. Puissent ces quelques lignes y contribuer.



Le lieutenant Péguy



Galerie de portraits des généraux d'armées cités dans les éléments marquants de la bataille de la Marne



Joffre. Généralissime



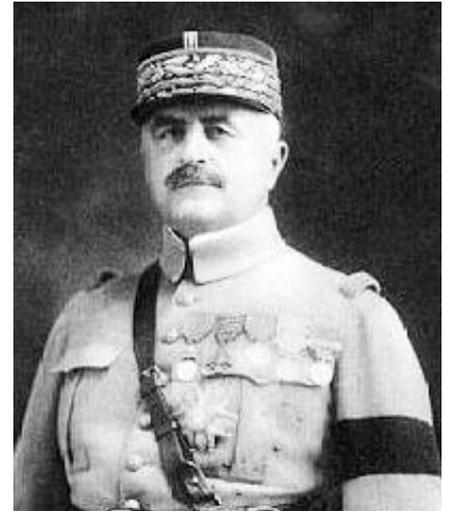
Gallieni. Gouverneur militaire de Paris.



Maunoury. 6^e armée



Lanrezac. 5^e armée. Remplacé par Franchet d'Esperey



Foch. 9^e armée.



Langle de Cary. 4^e armée.

Pour rétablir la vérité sur les Taxis de la Marne

L'idée de leur utilisation reviendrait conjointement à Gallieni, au général Clergerie et à André Walewski, fondateur de la Cie Française des automobiles de place.



Photo extraite du livre de Pierre Miquel *La bataille de la Marne*

Comme on l'a vu par ailleurs, le 4^e corps d'armée du général Boehl a été prélevé sur le front d'Argonne dès le 2/9. Si la 8^e Division d'Infanterie (de Lartigue) débarque à Pantin dans la nuit du 3 au 4/9, et peut participer à l'offensive du Grand Morin dès le 7/9, il n'en est pas de même de la 7^e DI (de Trentinian).

En effet, en raison d'accidents survenus sur le réseau ferré, les 101^e, 102^e, 103^e et 104^e Régiment d'Infanterie ne débarqueront à Pantin que du 6/9 au 7/9, dates où les Journaux de marche et opérations de ces régiments mentionnent déjà « le recul des armées allemandes ».

Les 101^e et 102^e RI, ainsi que le 3^e bataillon du 103^e RI sont transportés en train jusqu'à Nanteuil-le-Haudouin, les 7 et 8/9, ainsi que les sections de mitrailleuses, les trains de combat et d'équipage, des 1^{er} et 2^e bataillons du 103^e RI, et des 3 bataillons du 104^e RI.

Seuls les hommes de troupes de 2 bataillons du 103^e RI et des 3 bataillons du 104^e RI sont transportés par taxis sur Nanteuil et Silly-le-Long, dans la nuit du 7 au 8/9, à une vitesse seulement comparable à celle d'un homme à pied (4 km/h, pour des taxis donnés à 25 km/h !). Il est donc vraisemblable que la motivation de cette utilisation résidait dans les capacités insuffisantes de la seule voie ferrée alors utilisable, à savoir la ligne Paris-Hirson, celle de la ligne reliant Meaux à Dammartin-en-Goële n'étant plus exploitable depuis le début de la bataille.

Comme l'a écrit Nicolas Offenstadt (in « Pour en finir avec 10 idées reçues sur la guerre 1914-1918 », Le Monde, Cahier du Centenaire, 5/11/13, p.2) et comme nous l'avons vérifié dans les JMO « Le nombre transporté (d'hommes de troupe) est dérisoire. Donné pour une brigade, il correspond plutôt à 3000-4000 hommes, les bataillons étant alors réduits à moins de 800 hommes (et dont il faut déduire, en outre, les effectifs transportés par train visés plus haut) ». D'autant plus dérisoire que cette 7^e division, épuisée par les transports, sera affectée en réserve, ne participant jamais effectivement aux combats des 8 et 9/9.

Cette très faible contribution à la bataille de la Marne (environ 1,5 % des effectifs de l'aile gauche, au 8/9) est corroborée par la photo tirée du livre de Pierre Miquel. Car si les 1300 taxis (et quelques autobus) souvent évoqués étaient censés avoir chacun transporté 5 hommes, on constate qu'une moyenne de 2-3 hommes devait plutôt correspondre à la réalité (soit de l'ordre de 3300 hommes). En effet, des témoignages existent également sur le fait que les taxis étaient loin d'être tous intégralement occupés, d'autant que la tarification qui fut adoptée correspondait à 3 personnes transportées.

Enfin, cette manœuvre souvent qualifiée d'inédite, ne fut pourtant pas la première expérience de motorisation de l'infanterie de la Grande Guerre. On citera notamment l'opération d'accompagnement du corps de cavalerie Sordet par le 45^e RI, dans les Ardennes françaises et belges, du 7 au 17/8/1914. Ce régiment parcourut ainsi plusieurs centaines de km (Sedan, Bouillon, Rochehaut, Vresse, Rochefort, Saint-Hubert, Givet) grâce à 40 autobus de 35 places réquisitionnés à Paris dès le 1^{er} Août 1914.

Le "miracle" de la Marne

Employé parfois, le mot "miracle" renvoie au discours religieux. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici mais plutôt de ce moment imprévisible où, comme le disait Victor Hugo, "le combat changea d'âme".

L'hommage du vaincu au vainqueur.

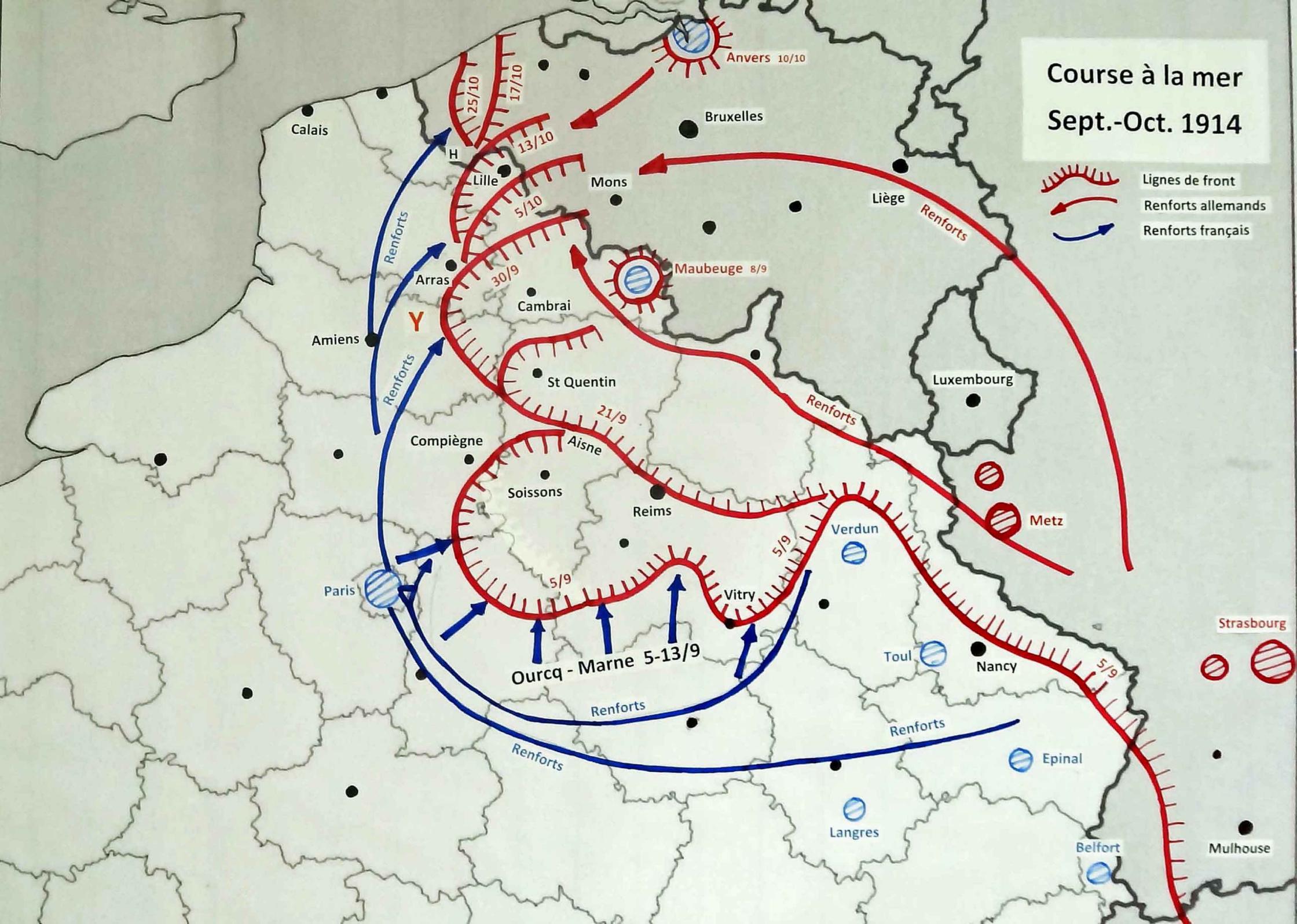
"Que des hommes ayant reculé pendant quinze jours, que des hommes couchés par terre et à demi morts de fatigue, puissent reprendre le fusil et attaquer au son du clairon, c'est une chose avec laquelle nous autres, Allemands, nous n'avions jamais appris à compter, c'est là une possibilité dont il n'a jamais été question dans nos écoles de guerre."

Général Von Kluck, commandant de la 1^{ère} armée allemande. *La marche sur Paris.*

Au delà de l'image symbolique des taxis ancrée dans la mémoire collective, l'imprévisible, c'est cette inflexion de l'aile droite de l'armée allemande devant Paris, opportunité utilisée par le commandement français. Mais que les "képis rouges" et "pantalons garance" puissent encore s'accrocher à la terre de France, cela semblait impossible à l'Etat-major allemand. Du quel côté est le miracle ?

Course à la mer Sept.-Oct. 1914

-  Lignes de front
-  Renforts allemands
-  Renforts français



Quelques évènements relatifs aux régiments "rhônalpins" en 1914

Près de la Manche et de la Mer du Nord

F Du 24 au 26/9/1914, le 99^e R.I. (Vienne) perd 1054 hommes au combat d'Herleville sur la Somme, dont 195 hommes tués dans la seule journée du 25/9.

F Le 25/9/1914, le 30^e R.I. (Annecy) perd 850 hommes sur la Somme.

F Le 25/9/1914, le 140^e R.I. (Grenoble) enregistre 268 pertes sur la Somme.

G Les 2 et 3/10/1914, le 97^e R.I. (Chambéry) perd 1120 hommes à Wancourt (Pas-de-Calais), dont 95 tués le seul 2/10.

H En nov.-déc. 1914, les 11^e (Annecy) et 53^e B.C. (Chambéry) participent à la défense d'Ypres (Belgique).

I Devant le 99^e R.I. (Vienne), à l'initiative des Bavarois, les mouvements de fraternisation (Trêve de Noël) durent du 25/12/1914 au 4/1/1915.

57
et 101

Itinéraires des marches des régiments et bataillons "rhônalpins"

sur les agrandissements X et Y des cartes :

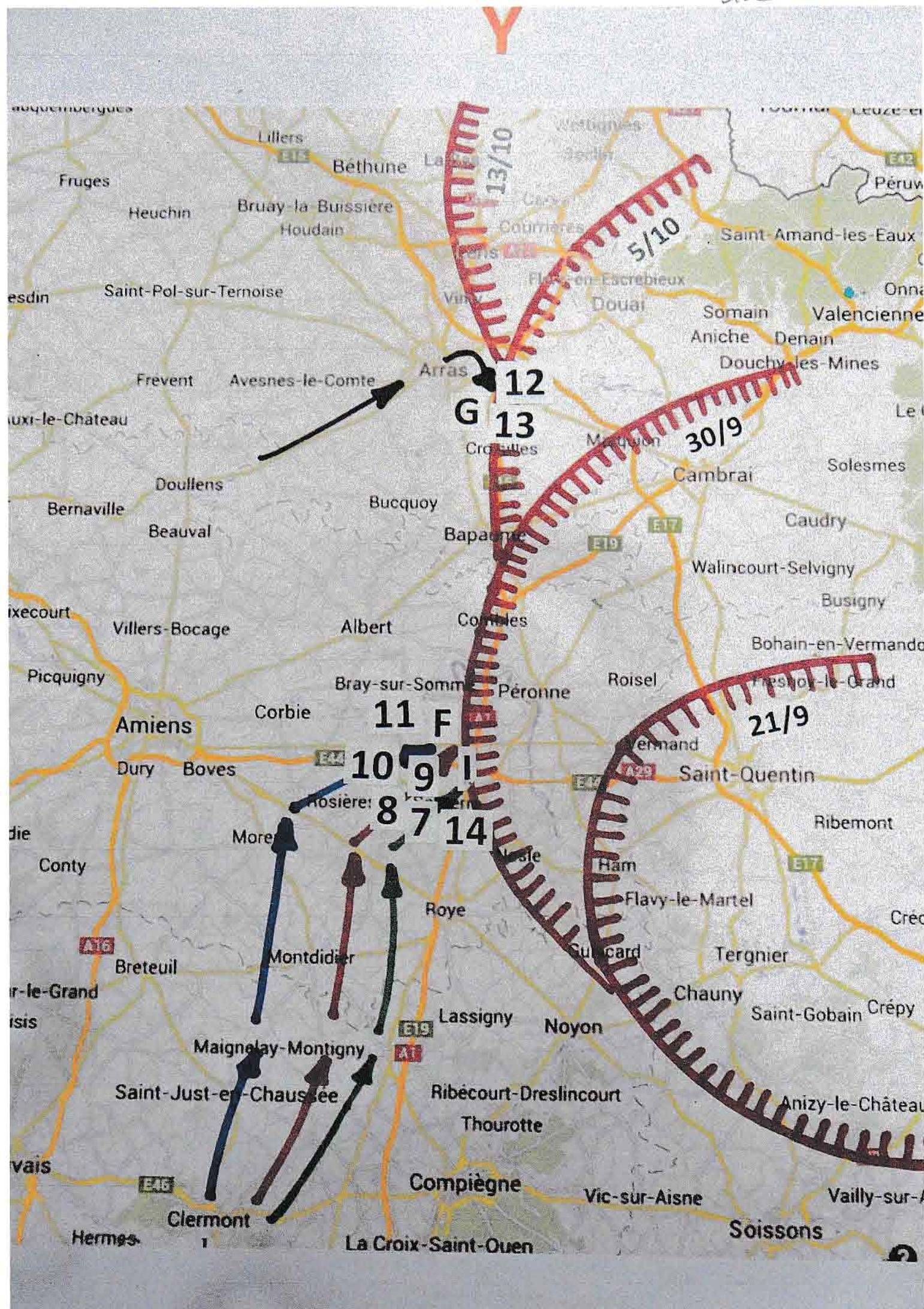
"Bataille des frontières"

"Course à la mer"

-  97^e R.I. (Chambéry)
-  30^e R.I. (Annecy)
-  99^e R.I. (Vienne)
-  140^e R.I. (Grenoble)
-  133^e R.I. (Belley)
-  13^e B.C. (Chambéry)
-  53^e B.C. (Chambéry)

R.I. Régiment d'infanterie

B.C. Bataillon de chasseurs



Septembre/octobre 1914. "La course à la mer"

Les Cognerauds morts pour la France

7 A Herleville (Somme), le 25/9/1914, décès de Joseph Dianand (99^e R.I.).

8 A Herleville Somme), le 25/9/1914, décès de Félix Didier (99^e R.I.).

9 A Foucaucourt (Somme), le 25/9/1914, décès de Claude Gaitaz (30^e R.I. d'Annecy).

10 A Rainecourt (Somme), le 25/9/1914, décès d'Alexandre Gallay (30^e R.I. d'Annecy).

11 Vraisemblablement blessé à Dompierre (Somme), le 1/10/1914, Jean Julien Basset décède le même jour à Cappy (Somme) (30^e R.I. d'Annecy).

12 A Wancourt (Pas-de-Calais), le 2/10/1914, décès de Antoine François Million (97^e R.I. de Chambéry).

13 A Wancourt (Pas-de-Calais), le 8/10/1914, décès de Louis Gallet (97^e R.I. de Chambéry).

14 Blessé à Chaulnes/Lihons (Somme), le 25/9/1914, Jean Martin-Mermet décède le 8/10/1914 à Villers-Bretonneux (Somme) (140^e R.I. de Grenoble).

La nécropole militaire de Lihons (Somme)



Au fond, dans les ossuaires qui contiennent près de 1600 corps, reposent 4 soldats cognerauds (Dianand Joseph, Didier Félix, Gallay Alexandre, Gaitaz Claude des 99e et 30e régiments d'infanterie, tombés le 25 septembre 1914 à Herleville, Rainecourt et Foucaucourt, lors des batailles de la "course à la mer").

La course à la mer : Ensemble de mouvements de troupes et de combats qui se situent entre la bataille de la Marne (fin 13 /09) et la bataille d'Ypres (mi-novembre) et qui aboutissent à la stabilisation du front Ouest.

Les armées essaient de se contourner pour atteindre les ports et le littoral de la Manche et de la Mer du Nord, objectifs majeurs dans le cadre de l'alliance franco-britannique. Les déplacements sont très importants et ces épisodes mettent en évidence la bonne logistique des troupes françaises.

1914-2014. Le temps a passé...



Joseph Dianand et Félix Didier du 99^e Régiment d'Infanterie morts pour la France à Herleville le 25 septembre 1914.



Claude Gaitaz du 30^e Régiment d'Infanterie mort pour la France à Foucaucourt le 25 septembre 1914.

Etre blessé en 1914



En 1914, lors du déclenchement de la Grande Guerre, La septième direction de l'armée, responsable du service sanitaire, avait à sa disposition 10 500 médecins dont 1 500 militaires de carrière. C'était inférieur aux prévisions et le personnel fut largement insuffisant, l'organisation dépassée par l'ampleur des problèmes : le nombre des victimes d'abord, (800 000 blessés et 300 000 malades rien que pour 1914), la nature des blessures ensuite, les combats permanents faits d'attaques et contre-attaques rendant délicat le ramassage des blessés, l'insuffisance des précautions sanitaires (asepsie et antisepsie).

De la zone de combat à l'ambulance

L'ambulance, c'est d'abord le poste de secours avancé où l'on recueille les blessés avec des moyens rudimentaires : brancards,



carrioles. Campements de fortune ou édifices réquisitionnés mal

équipés, ce sont des abris plutôt que des centres de soins et l'on y meurt souvent. Il existe, en nombre insuffisant, des ambulances mobiles, dont la mission est l'acheminement vers les moyens d'évacuation.

Les trains sanitaires.

Là encore, il faudra improviser dans le transport vers les hôpitaux de l'arrière. Heureusement, la France a un bon réseau ferroviaire mais il faut compter avec la saturation liée à l'acheminement des renforts vers le front. Les transports sont longs, effectués dans des conditions d'hygiène et de confort très sommaires. Tout ceci explique que l'année 1914 verra un nombre anormalement élevé de blessés décédés.

Les hôpitaux militaires.

La longueur des acheminements s'explique aussi par la dissémination des hôpitaux militaires ou civils sur l'ensemble du territoire non envahi. Très vite, dans les bâtiments publics, on ouvre des hôpitaux complémentaires, certains étant destinés ultérieurement aux convalescents et à la rééducation. Le personnel étant insuffisant, on a recours au bénévolat, celui de la Croix-Rouge avec ses trois sociétés dont l'Union des Femmes de France. Le dévouement exceptionnel des infirmières n'est, hélas, pas toujours reconnu.



Corps	30 ^e Régiment d'Infanterie	
N ^o	22289	au Corps. — Cl. 1907
Matricule	2098	au Recrutement Amay
Mort pour la France le	27 Septembre 1914	
	Lamb. 4/14 à Harbonnières (Somme)	
Genre de mort	de blessures de guerre	



Soldats français blessés sous la garde de soldats allemands après la bataille de Morhange en Lorraine (19-20 août 1914)



Etre blessé en 1914 : un témoignage poignant.

Des extraits de l'ouvrage publié en 1933 :

Lucien Pitolet - Sept mois de guerre dans une ambulance limousine

Des conditions générales désastreuses

Parcimonieux, voir quasi- inexistants (car à l'époque personne n'aurait pensé avoir à faire face à une hécatombe de cette ampleur) dans les premières semaines de la guerre, ils seront par la suite donnés avec une qualité plus ou moins bonne en fonction des capacités d'accueil des ambulances (postes de secours), hôpitaux de campagne et infirmeries, infra structure médicale qui sera souvent, malgré le dévouement indéniable des docteurs, hommes et femmes du service de santé incapables de faire face à l'affluence des trop nombreux blessés.

Beaucoup de soldats auraient pu être sauvés s'ils avaient reçu en temps voulu les soins appropriés. Hélas cela sera loin d'être le cas et il s'écoulait souvent une longue période de temps entre le moment où le soldat était blessé (il fallait déjà le récupérer sur le champ de bataille ce qui n'était pas toujours évident) et celle où il recevait les premiers soins avant d'être acheminé vers les hôpitaux de l'arrière. Si la blessure n'était pas trop grave, s'il n'avait pas perdu tout son sang, si la gangrène n'avait pas eu le temps de s'installer, si le poste de secours n'était pas trop loin et s'il n'était pas engorgé, alors, il avait une chance de s'en sortir. Cela faisait beaucoup de " si " pour un corps déchiré, un organisme épuisé et un moral en détresse !

Morceaux choisis de souffrances...

- En moins d'une heure, les rangées de blessés s'étaient accrues à l'infini. Gisant sur une couche tenue de paille recueillie dans les champs proches, ils poussaient des cris discordants, qui se prolongeaient en râles, dont nous avions l'âme déchirée. Cette plainte d'hommes atteints dans les parties vives de leur chair dominait tous autres bruits, sauf le mugissement sourd du canon.

Ne disposant que d'un espace suffisant, nous étendions les blessés hors des abris de toile, à l'ombre des murs de la gare, sous un bosquet d'arbres et, quand tout fut rempli, dans la plaine nue. Ils devaient, à 10 heures du matin, être ainsi plus de cinq cents. A la tombée du jour, nous en avions pansé plus de treize cents. Que dirai-je des affres de cette immense théorie de concitoyens geignant, hurlant, en proie aux atroces douleurs d'une soif qu'exaspérait l'exposition, des heures durant, aux rayons d'un ardent soleil et que la fièvre secouait de frisons répétés ? , Décrire pour décrire n'est pas mon fait, L'humaine misère d'un tel campement, résiste d'ailleurs, à toute description.

A l'aide de planches grossières, découvertes sous le hangar de la station, parmi d'hétéroclites débris, nous avons édifié une sorte de plateau baptisé pompeusement : table d'opération. A l'abri d'un massif d'arbres, c'est là que travaillait le docteur Mousnier.- Mais comme nous ne pouvions, avec le matériel dont nous disposions, procéder à de vraies opérations, l'on se contentait de déposer le blessé grave sur cette rudimentaire table où il était soumis à un rapide examen, Le docteur Mousnier, de sa parole cordiale, encourageante, s'efforçait de tranquilliser le pauvre diable, cependant qu'il immunisait sommairement la plaie à l'aide d'iode et de gaze, sous la poussière tourbillonnante des champs embrasés, des routes trépidentes. A un autre, maintenant ! et la monotone succession des corps meurtris se poursuivait sans relâche durant ces trente-six heures de fonctionnement ininterrompues.

A six heures nous avions entassé près de 1.500 infortunes dans deux trains et il n'en était guère plus de sept que déjà de nouvelles victimes en masse compacte, qui ne cesseraient de s'accroître jusqu'à l'heure de notre fuite ce même jour, à six heures du soir. Français et allemands étaient mélangés et semblablement haves, hagards, poussiéreux, exténués.

Il en arrivait de tous les coins de la plaine, isolés ou en groupes, défaillants la plupart, plusieurs des nôtres tellement déchiquetés par la mitraille, qu'ils mouraient à leur arrivée.

Lucien Pitolet- Sept mois de guerre dans une ambulance Limousine- édition Mercure Universel - Paris/Lille- 1933 - page 182 / 183 -

On avait naïvement admis un pourcentage de 80% au moins de blessures par balles de fusils. Or il arrivait que les plaies par obus s'élevaient à 75% du chiffre total des traumatismes.

Dès lors, que devenait la théorie des quelques attouchements à la teinture d'iode avant l'évacuation sur l'intérieur ? Ce n'étaient que tissus déchirés par les shrapnels, dont les éclats déchiquetés entraînaient sur les os et les chairs en bouillie des boues souillées, des poussières microbiennes, des lambeaux d'uniformes contaminés.

Quand, après trois ou quatre jours de pestilentiel convoyage dans les cages infectes de wagons à bestiaux, l'on débridait enfin - dans le tranquille hôpital temporaire de province, cette sanie cadavérique dont se dégageait la si caractéristique puanteur des gangrènes, alors on s'apercevait, parmi des glossements d'effroi réticent, que le front était une bien vilaine affaire.

Des progrès tout de même...

- Un blessé atteint d'un éclat d'obus au genou était, en 1914 à peu près condamné à mourir de la gangrène dans le centre hospitalier où il avait été évacué ; était en 1915, à peu près condamné à avoir la cuisse coupée dans une ambulance de l'avant ; était en 1916, à peu près condamné à avoir son articulation réséquée pour guérir - peut être - en ankylose, avec une jambe raide à jamais ; était enfin en 1918 à peu près assuré de conserver jambe et cuisse, avec intégrité presque absolue de la flexion de celle-ci sur celle-là.

Prisonniers de guerre en 1914



Prisonniers allemands encadrés par des soldats français après la bataille de la Marne.



Prisonniers allemands dirigés vers un camp.

1914 : La mobilisation des consciences.

Prière du soldat chrétien.

CHRETIEN

Souviens-toi que tu as aujourd'hui :

Ton Dieu à servir et à glorifier,

Ton Sauveur Jésus à imiter,

La Vierge sa Mère à prier,

Tes péchés à expier,

Ton âme à sauver,

La mort peut-être à souffrir

L'enfer à éviter,

Le ciel à gagner.

SOLDAT CHRETIEN

Souviens-toi que tu as aussi :

Tes chefs à respecter,

Tes camarades à aimer,

Ta consigne à observer,

Ton honneur à sauvegarder,

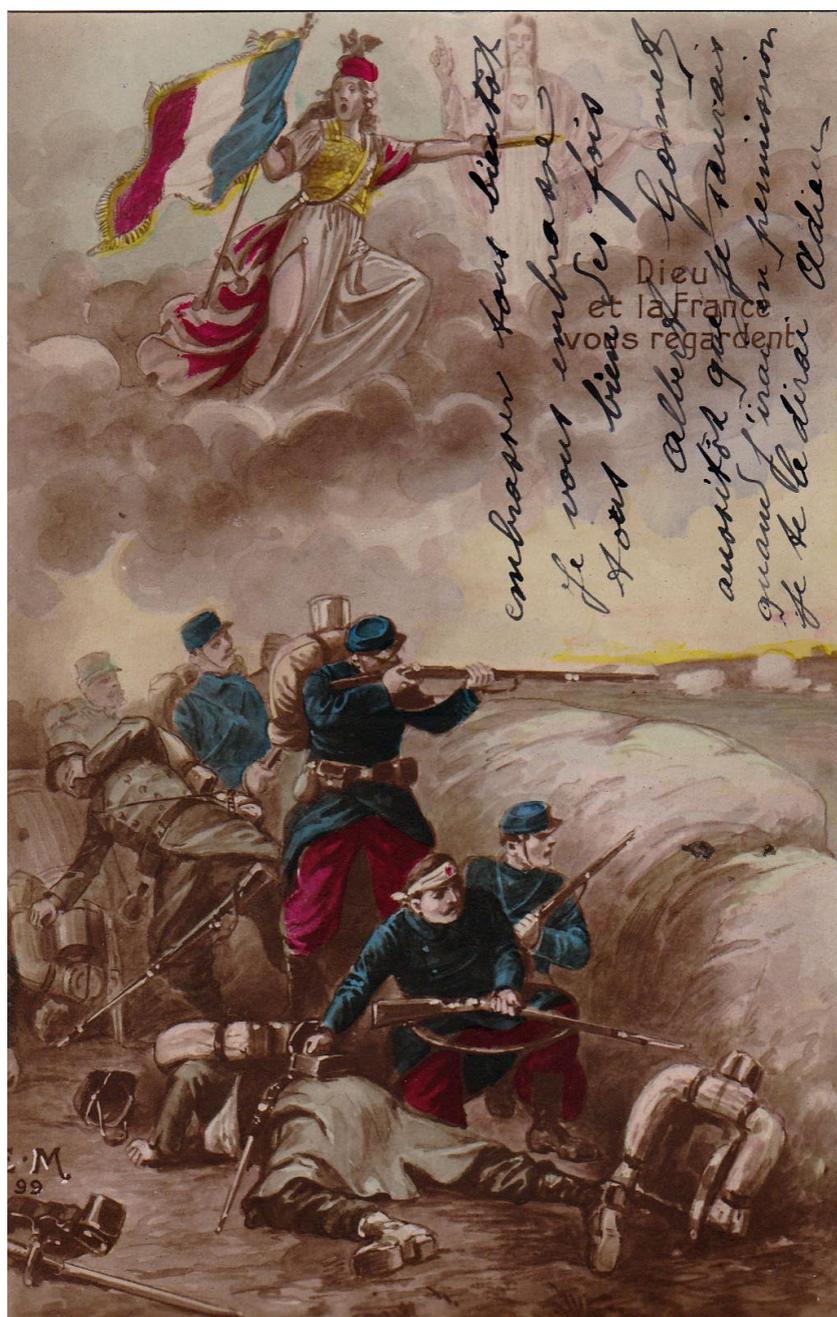
Ton foyer à protéger,

Ton drapeau à glorifier,

Ta Patrie à venger.

*Extrait du « Petit Paroissien
du Soldat », imprimé à Paris
le 29 décembre 1914*

Légende de la carte postale :
"Dieu et la France vous regardent".



Y a-t-il eu des tranchées en 1914 ?

Dès la stabilisation du front après la bataille d'Ypres ou première bataille des Flandres en novembre 1914, les armées belge, française et britannique se sont enterrées dans un système défensif qui sera amélioré en 1915, plus solide et perfectionné du côté allemand, avec, comme aboutissement suprême, la ligne Hindenburg de 1917 qui comprenait des bunkers bétonnés redoutables.

La guerre se déroulant sur le sol national, dans la mentalité française, ces ouvrages devaient être provisoires, d'où une moins grande attention que du côté allemand. S'y ajoute également le culte de l'offensive avec les résultats que l'on connaît sur le plan des pertes humaines, notamment en 1915. "Je les grignote", disait Joffre. A quel prix !

En 1914, que ce soit à la bataille de la Marne ou lors de la course à la mer, avant la stabilisation du front, naturellement, les tranchées traditionnelles telles qu'on les conçoit pour une guerre dite "de position" n'existaient pas mais cela ne veut pas dire que l'on ne creusait pas des abris provisoires pour se protéger quand les accidents du terrain étaient insuffisants comme le montre la photo ci-dessous. Là encore, il a fallu, les tragiques leçons du mois d'août pour que le commandement français consente à intégrer dans ses plans la tactique défensive.



L'attaque des tranchées allemandes de Nogent-l'Abbesse, devant Reims, le 24 septembre 1914.

Dessin de R. Caton Woodville, d'après un croquis de Frédéric Villiers.

La scène de bataille se déroule le 24 septembre 1914

En Belgique et dans le nord de la France, villes et villages ne sont pas épargnés. Les habitants fuient devant l'armée ennemie.



Les ruines tragiques de Clermont-en-Argonne.

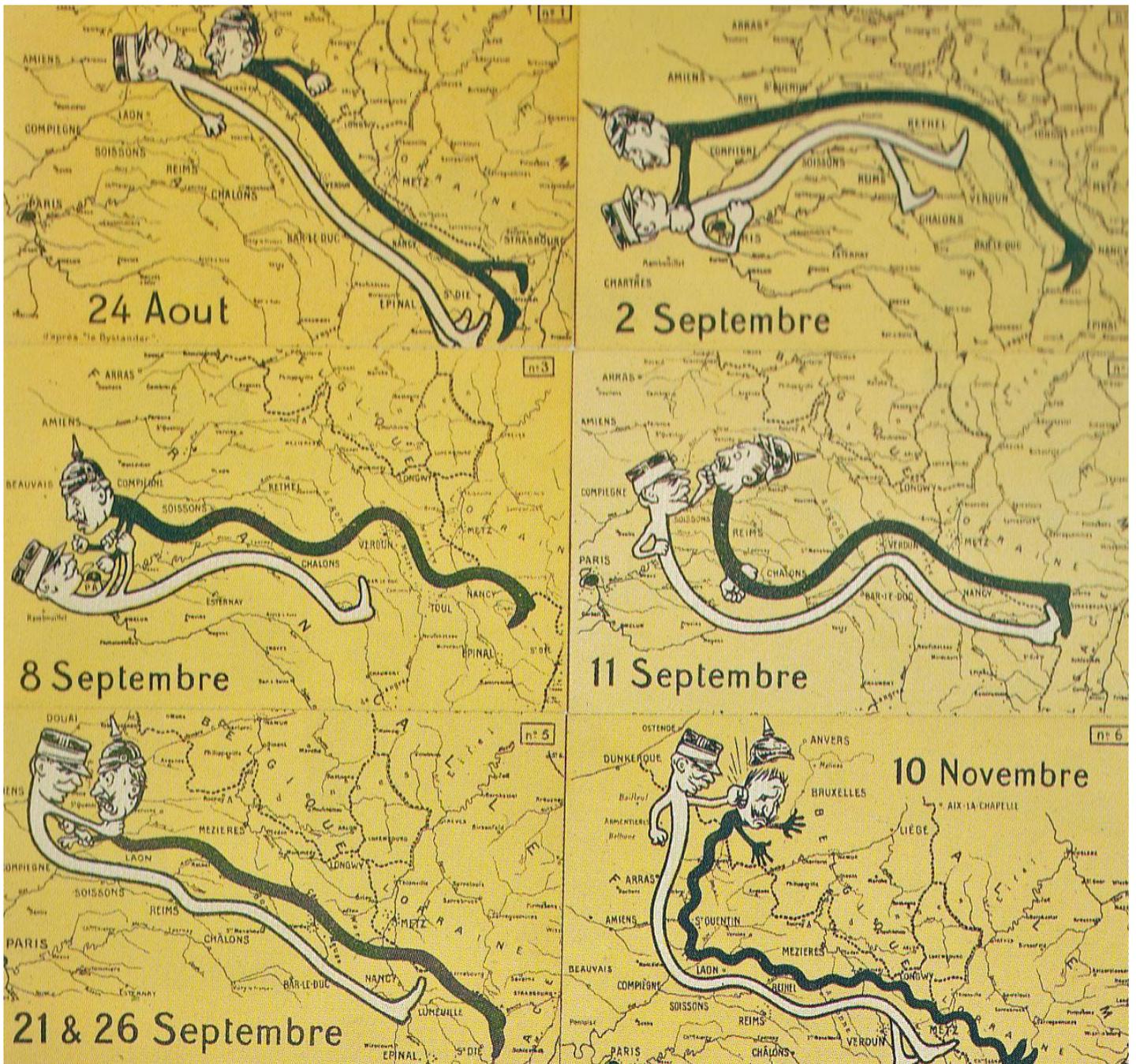
En 1914, en Belgique et dans le nord de la France, territoires occupés, des représailles sont exercées sur la population civile par les troupes allemandes, en réponse à des actes de résistance. (prise d'otages et exécutions sommaires). *Carte postale adressée le 1er novembre 1914.*



Cognerauds morts pour la France en 1914

Morts pour la France	Date	Lieu	Unité	Classe
Desgeorges François	17/08/1914	Ste-Marie-aux-Mines (Vosges)	140e RI	08
Chabert Joseph Bruno	22/08/1914	Rothau (Bas-Rhin)	30e RI	08
Clochet Honoré François	26/08/1914	Bois d'Ormont (Vosges)	53e BCP	06
Thomassier Claude	29-31/08/1914	St-Dié (Vosges)	13e BCP	04
Dupuis Jean	05/09/1914	Hôpital Lyon (blessures)	30e RI	10
Michelon Marie François	08/09/1914	Etival (Vosges)	97e RI	08
Dianand Joseph	25/09/1914	Herleville (Somme)	99e RI	08
Didier Félix	25/09/1914	Herleville (Somme)	99e RI	08
Gallay Alexandre	25/09/1914	Rainecourt (Somme)	30e RI	10
Gaitaz Claude	25/09/1914	Foucaucourt (Somme)	30e RI	08
Basset Jean Julien	01/10/1914	Cappy ou Dompierre (Somme)	30e RI	12
Million Antoine François	02/10/1914	Wancourt (Pas-de-Calais)	97e RI	10
Gallet Louis	08/10/1914	Wancourt (Pas-de-Calais)	97e RI	12
Martin-Mermet Jean	08/10/1914	Villers-Bretonneux (Somme) blessé le 25/09	140e RI	12
Chiron François	12/10/1914	Hôpital des contagieux à Estressin	99e RI	03
Espie Paul Jean Léon	28/10/1914	La Haute-Chevauchée (Meuse)	113e RI	99

Histoire de l'évolution du front franco-allemand de 1914 par la caricature.



24 août : Après la défaite de Charleroi, l'armée française et le corps expéditionnaire anglais ont perdu la bataille des frontières et entament la retraite.

2 septembre : Après une longue marche, les armées allemandes menacent Paris.

8 septembre : Profitant d'une erreur stratégique allemande, Français et Anglais stoppent l'ennemi sur la Marne.

11 septembre : Cette bataille de la Marne provoque le repli des troupes allemandes jusqu'à l'Aisne. C'est l'échec du plan Schlieffen.

21-26 septembre : Le début de la course à la mer. Chaque camp essaie de déborder l'autre pour atteindre le littoral de la Manche et les ports.

10 novembre : Echec de la poussée allemande vers la mer. Une petite partie de la Belgique est libre. Stabilisation du front de la Suisse à la mer du Nord.

Après 1914

Beaucoup avaient cru à une guerre courte...

A la mi-novembre, après la bataille d'Ypres ou bataille des Flandres, sur 700 km, le front Ouest s'est stabilisé de la Mer du Nord à la Suisse, laissant libre un petit fragment du territoire belge. C'est le début de la guerre dite "de tranchées" ou de "position". On s'est installé dans un conflit qui sera long et sanglant. Les plans des états-majors ont échoué.

Encore 48 mois de guerre .

D'ici le 11 novembre 1918, sur le front Ouest, il y aura les coûteux grignotages de Joffre en 1915, l'échec des assauts sur Verdun et la Somme, la désastreuse offensive Nivelle du "Chemin des dames", les mutineries. Après les avancées allemandes très proches de la réussite au printemps 1918, la seconde bataille de la Marne et l'irrésistible poussée alliée (Français, Britanniques et Américains) qui s'ensuivra vers le Nord et l'Est, contraindront le gouvernement de Berlin à demander l'armistice signé à Rethondes près de Compiègne.

L'extension du conflit.

Entre-temps, d'autres fronts que ceux de l'Ouest, de la Russie et de la Serbie se sont ouverts; en Italie, dans les Balkans, aux Dardanelles, au Proche-Orient, dans les colonies d'Afrique et du Pacifique, sur mer et sous la mer. D'autres pays se sont engagés sur tous les continents : D'européenne, la guerre est devenue mondiale.

Un tournant dans l'histoire du monde.

En 1917, deux évènements majeurs liés au conflit bouleverseront l'histoire du vingtième siècle : la Révolution russe et l'intervention des Etats-Unis dans le conflit. En 1919, dans cette Europe affaiblie, il restera à gagner la paix ... mais, hélas, la suite nous apprendra que 14-18 n'était pas la "Der des Der".